

PER

9-54

CON

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE POUR
LA JEUNESSE

L'OISEAU BLEU

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

Rédaction, Administration et Publicité

1182, rue Saint-Laurent

MONTREAL

Téléphone: LAncastré 4364

Abonnement annuel:

Canada et Etats-Unis: 50 sous

(Payable au pair à Montréal)

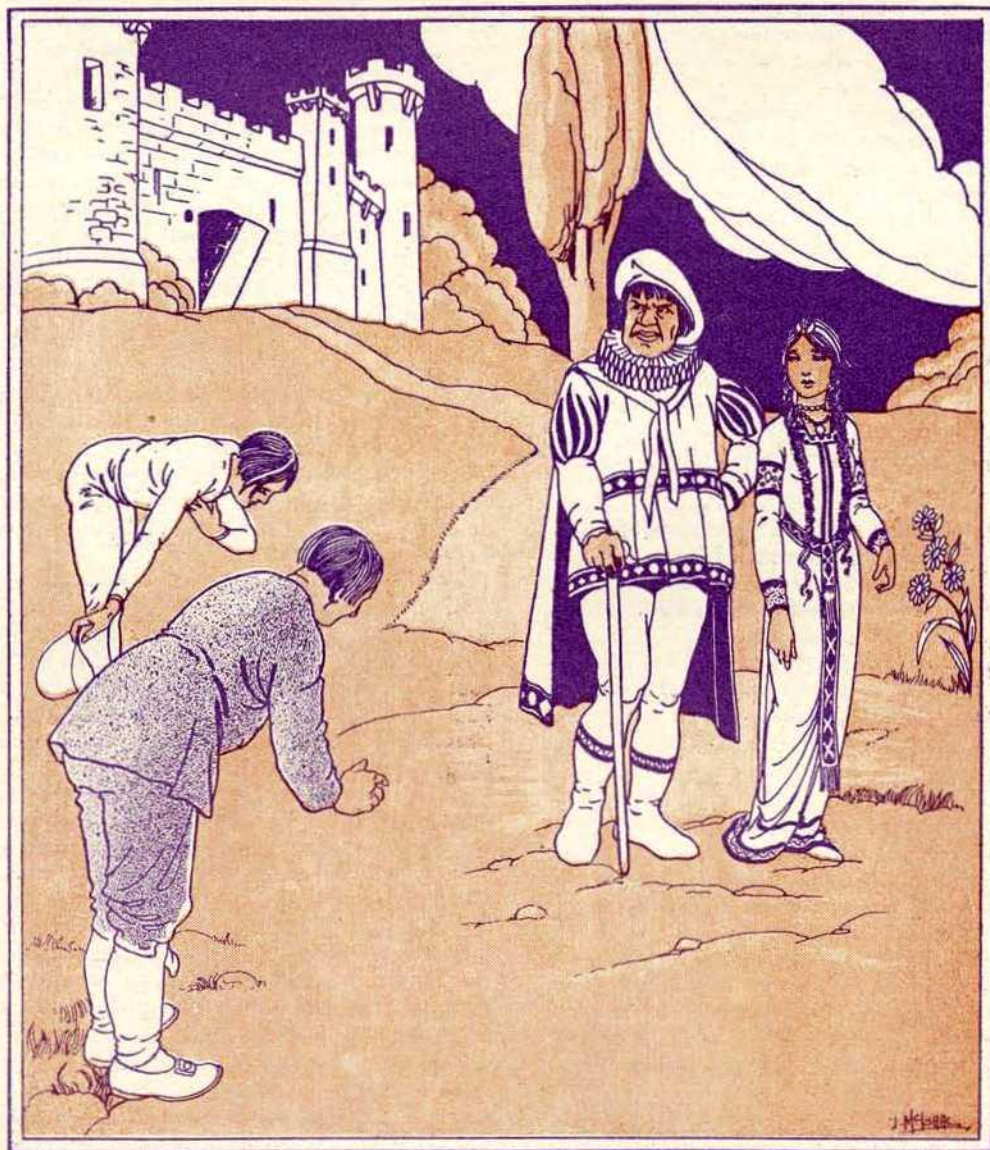
CONDITIONS SPECIALES

aux écoles, collèges et couvents

Vol. XI — No 4

MONTRÉAL, AVRIL 1931

Le numéro 5 sous



IL DEVENAIT VAIN ET FORT ORGUEILLEUX ... p. 84

Qui de vilain devint seigneur...

DANS la haute et vaste salle que la nuit assombrissait déjà — l'hiver le jour est tôt passé — chastelaine et pucelles s'ennuyaient fort. Il neigeait. Le vent secouait les chaînes du pont-lévis et moult gémissait en frappant les croisées.

Dame Bérengère regardait, dolente et pensive, les petites flammes bleues, lesquelles sautillaient ey et là sur la bûche dedans le foyer. Elle frissonnait de froidure — ou de souey — tout contre la cheminée au feu clair et chantant. Peut-être songeait-elle à son seigneur et mari, lequel guerroyait sans cesse au loin.

Aélis, la blonde jouvencelle, sommeillait sur la toile de sa broderie. Loys, le page mutin, baillait sous le regard sévère de messire Pierre, lequel, psautier en main, tentait de montrer oraisons et latin à son servent de messe. Autres pages, pucelles et gens d'armes devisaient sans entrain, qui du seigneur attendu en vain chaque jour, qui des robes et des vestures nouvelles pour les Fêtes prochaines.

Alors tous entendirent maistre Gilles, le gentil trouvère, lequel venait quester la nuitée au castel. Il entra, salua courtoisement et tirant de dessous son bras sa viole, chanta la ballade de messire Ruteboeuf au roy Loys le neuvième :

*"Je tousse de froid, de faim je bâille
Dont je suis mort et mal bâillé
Je suis sans couverte et sans lit
Sire, ne sais de quelle part j'aile;
Mon côté connaît le paillis
Un lit de paille n'est pas lit
Et mon lit n'est que de paille!
Sire, je vous fais assavoir
Je n'ai de quoi du pain avoir!*

Il ajouta gentiment pour finir :

*Telle fois chante le jongleur
Lorsqu'il est tout le plus dolent;
Il chante, selon sa matière (son sujet).
Quoique le moins joyeux du monde;
Donc ce n'est mie par plaisir
Mais par besogne pour sa vie
Que le jongleur courtois et franc
Quand il a sa chanson finie,
En douceur vous requiert, et prie
Une aumône pour pouvoir vivre..*

—Maistre Gilles, dit la chastelaine, je voudrais un conte point trop triste, mais ayant quelque vérité dedans.

—Belle Dame, je vous conterai volontiers l'histoire de Monseigneur Merlin, l'Enchanteur et du bûcheron, lequel questait la mort au coin d'un bois.

—Ecoutez! Ecoutez! dirent avec joyeux sourires et empressement Dame Bérengère, pages et damoiselles. Messire Pierre lui-même vint s'asseoir, ce après avoir posé avec révérence sur le lutrin, missel et psautier.

Or donc maistre Gilles conta :

—Il y a de cela un peu moins de cent ans, un peu plus de soixante, vivait dans un village dont je dois céler le nom, un bûcheron qui n'avait pour tout bien qu'une serpe et un pauvre âne poussif. Notre homme vivait misérablement, sa charge étant lourde d'une femme et de deux enfants; et si bien qu'on ne savait pas de plus gueux dans le pays. Mais au temps jadis on vivait joyeusement même quand on était vilain et gueux, car on savait encore se contenter de ses biens, fussent-ils réduits à une serpe et à un âne tout vieux et traînard. On chantait et riait dans cette misère-là chez maistre Guillaume, et sa femme dame Mîche, de sa nature un peu grondeuse, mais bonne au fond, ne laissait pas d'obéir à son seigneur et disons sans malice que les choses rares ne sont pas à dédaigner! Les enfants, habitués à la misère, se trouvaient heureux d'un morceau de pain plus blanc. Ah! c'était le bon temps jadis!

—Done, quand advint cette aventure merveilleuse — et véridique — que je vais vous conter, on vivait comme on pouvait et depuis longtemps chez notre vilain. Chaque jour il se rendait dans la forêt voisine avec son âne et sa serpe. Le soir ils revenaient l'âne portant son maistre, plus la serpe et quelques fagots réclamés par Dame Mîche.

—Mais je ne sais pourquoi ni comment la misère devint plus grande chez le bûcheron. On dit que *Misère ne vient qu'à celui qui la mérite*; je n'ai garde d'y croire, attendu que le vilain et son âne ne laissaient pas de faire la même besogne chaque jour. Mais ce que je sais bien, c'est que rien ne réussissait plus à Guillaume. Dame Mîche s'agrippait et les enfants, maigres et affamés, ne cessaient de se plaindre.

—Puis la neige emplissant la forêt, le bûcheron se résigna à mourir près de l'âtre sans fagot. Attendre la mort sans plus, c'était là chose aisée, mais Dame Mîche ne l'entendait pas de cette oreille.

—Eh! Messire, disait-elle, est-ce pour me

faire mourir de misère que vous m'avez prise?.. Là-dessus grands cris et larmoiements, ce à quoi ne manquent jamais dames en fureur ou éplorées.

"Jehan-Guillaume laissa avec quelque regret le coin où il attendait venir la mort. De deux maux on peut choisir le moindre. Il y avait haut de neige dans la forêt, mais le bûcheron n'eut garde de laisser son âne et sa serpe. Il voulait du moins, s'il allait mourir tout là-bas dans la froydure, avoir près de lui ses deux amis et compagnons de misère. "Peignons, se dit notre homme, en sortant de sa cabane, peut-être quelque bon génie aura-t-il pitié de nous, si tant est que nous ne crevions tous de misère avant". Et ce disant le bonhomme avançait péniblement, la serpe sur son épaule, son âne geignant et soufflant près de lui, l'un tirant l'autre aux passages difficiles. Puis la neige et le froid ayant glacé et fourbu nos amis, ils s'arrêtèrent près d'un vieil arbre au pied duquel se laisse choir le bûcheron. Et cependant que

ici a longue souvenance de son passé. Sa naissance a fait de lui un miséreux de plus; il n'a jamais eu de repos ni de joie. Il a chaque jour eu de nouveau mécompte et maintenant le ciel l'abandonne. Le peu de force qui lui reste est stérile. La neige tombe, tombe et la froydure est grande. Maître Jehan-Guillaume jette au loin sa serpe et tourne le dos à son âne qui lui aussi tremble de froid. Le bûcheron voit en esprit ce qui l'attend à son retour chez lui. Quelle tristesse. Des enfants qui se lamentent, une femme qui le supplie d'avoir pitié de leur misère. Alors s'agenouillant et pleurant plus encore il appelle la mort à grands cris...

Tout à coup, de l'arbre sort une voix grave et compatissante: "Maître Guillaume, hé! qu'avez-vous donc?"

Emu, effrayé, le bûcheron se redresse et regarde de tous côtés. La voix reprend avec gaieté: "Ne cherchez point l'amy, on ne voit point l'enchanteur Merlin, mais on peut avoir confiance en lui. J'ai pitié de vous. Allons, parlez, que voulez-vous?"

"Monseigneur, s'écrie notre homme tremblant et tout juste revenu de sa frayeur. Monseigneur, j'appelais la mort et elle n'est point venue la vilaine.

"Calme-toi, dit l'enchanteur d'un ton plus bienveillant encore, et laisse la mort où elle est; elle ne travaille que trop bien. Mais je veux que ta misère prenne fin dès ce jour. Il n'en tient plus qu'à toi d'être riche, puissant et heureux.

"Ah, Monseigneur!

Alors Merlin dit à notre homme émerveillé que dans son jardin près de sa pauvre cabane, là au pied de tel arbre il y a un trésor. "Mais, ajoute l'enchanteur, j'exige de toi une conduite vertueuse et la promesse que tu reviendras ici à l'an nouveau me remercier et me rendre compte de l'emploi de tes biens.

Comme bien l'on pense Guillaume jure ses grands Dieux qu'il reviendra. Puis s'inclinant jusqu'à terre devant l'arbre il remercie avec force geste le grand enchanteur. Après quoi, appelant son âne et sans oublier sa serpe il reprend le chemin de sa cabane. Au fond il se demande s'il n'est pas devenu fou par hasard. Du coup il se tâte pour s'assurer qu'il ne rêve pas.

"Mieux vaut un ami en chemin que deniers en bourse" finit par se dire notre homme tout joyeux de l'aventure, allons conter ceci à Dame Michette".

Dame Michette s'en vint le recevoir sur le seuil de la cabane, dolente et toute en larmes. Mais elle était d'ores et déjà dans les bras du bûcheron. "Ah! ma mie et ma femme, disait-il, le trésor! le trésor! nous voilà riches Dame Michette!" cependant qu'effrayée et peu



a neige tombe, il pleure amèrement, le cœur déchiré à l'idée de ses enfants qui se meurent de froid et de faim, de sa femme qu'au fond il aime bien. De découragement, il s'arrache les cheveux. Il n'a plus guère d'espoir icy-bas, gieux dédaigné des grands et que personne ne voudrait secourir peut-être. Il maudit le sort qui le fit naître vilain dans ce monde où seuls comptent le seigneur et le riche. Dès ses plus jeunes ans, il a eu du malheur, le bonhomme

habituée à la chose elle le croyait un peu fou, mais vite il conta son aventure puis sortant et toute la famille à sa suite il alla quérir le trésor.

On rentra bientôt... Le bonhomme n'en croyait pas ses yeux devant cette richesse et Dame Miché épanouie rajeunissait pour le moins de dix ans.

C'est ainsi qu'un vilain devint riche en un jour de grande misère.

Vous dirai-je ce qu'il fit jusqu'à l'an nouveau? Il avoua EN SECRET à ses voisins pour que chacun le sut qu'il avait hérité et tout juste à point. Il eut une maison comme celle du seigneur du village. Il acheta d'immenses terres et eut nombre de serviteurs et de servantes. Il ne rêva plus que plaisirs et réjouissances pour oublier ses malheurs du passé. Et comme il était riche et qu'on mangeait bien chez lui il eut du coup et à foison des parents, des amis, des *obligés*. Il rêva que son fils serait clerc et bien lettré, que Dame Miché aurait de beaux atours comme la reine elle-même; ...le bonhomme devenait un peu fou... Il faillit oublier sa promesse à l'enchanteur. Le temps passe vite pour qui est heureux et l'an nouveau était déjà venu, ce que voyant notre homme se rendit dans la forêt.

— "Eh! bien, répondit aussitôt Merlin, me voici. Es-tu heureux? Veux-tu autre chose? Voyons si tu sauras souhaiter!"

— Monseigneur, dit le vilain, pour grand que soit le trésor, il n'est pas inépuisable je crains d'en voir le fond."

Cependant que l'Enchanteur le rassurait, une idée vint à notre homme. Il avoua humblement qu'il aimerait quelque honneur et par exemple la prévosté du lieu. Sur promesse d'être sage et de revenir l'année finie, sa demande fut exaucée.

Peu de jours après le manant devenait prévost et chacun de s'incliner devant messire Guillaume, personnage puissant et riche. On apprenait à le craindre et du bûcheron du temps jadis nul ne gardait souvenance.

Il devenait vain et fort orgueilleux avec ses égaux et dur pour les vilains. Dirai-je qu'il finit par être insolent! Quoi qu'il en soit, l'année passa vite et il en coûta à notre prévost de se rendre dans la forêt. Il se sentait fautif et redoutait l'entrevue. Il s'y résigna dans l'espoir de réaliser de nouveaux rêves.

Quel ennui et quelle gêne, pensait-il en chemin. Mais aujourd'hui, il nous faudra quelque chose qui compte. Allons demander à ce bon Merlin un évêché pour notre fils lequel est clerc et bien lettré. Puis ajoutons qu'il faudra donner notre fille au fils du grand prévost."

L'Enchanteur, le croira-t-on, accorda à son protégé tout ce qu'il demandait et cela sans

aucun reproche pour la hardiesse des demandes et l'insolence du ton.

Mais ce fut bientôt pis. Notre homme, père d'un évêque et allié à la famille du Grand Prévost; riche, si riche que je renonce à vous dire combien tant je crains que vous preniez ceci pour une fable, notre homme, dis-je, ne se contraignit plus, il donna dans tous les vices et jusqu'à l'excès et devint l'horreur des gens de bien.

L'année finit, celle-ci comme les autres, beaucoup trop vite, mais cette fois le bûcheron du temps jadis se trouva trop grand sire pour s'humilier devant son bienfaiteur... pour la prière ou le remerciement. Il poussa l'insolence jusqu'à outrager Monseigneur Merlin lui-même dans sa forêt. Il ne craignit pas de dire à l'Enchanteur que la reconnaissance lui pesait trop et qu'il renonçait à de nouvelles faveurs plutôt que de s'obliger à venir remercier humblement tout comme un vilain en agit avec son seigneur.

L'Enchanteur indigné ne daigna même pas annoncer sa vengeance, mais elle ne tarda guère et fut terrible. En rentrant dans sa demeure Guillaume trouva Dame Miché pleurant près de leur fils l'évêque, tué par un manant qui détestait le fils aussi bien que le père. Deux jours plus tard, le fils du Grand Prévost, voulant atteindre un animal rare qui fuyait dans le bois, tuait lui-même sa femme cachée par un buisson.

Jehan-Guillaume pleurait encore dans son deuil quand, s'étant révolté contre son suzerain, il se vit enlever ses terres et ses serviteurs, sa maison et tous ses biens. On se hâta de dire bien haut que l'on ne voulait plus d'un prévost si vain et si dur. La charge fut donnée à un homme loyal et bon. Maître Jehan-Guillaume redevint Gros-Jean comme devant. Il vit revenir la noire misère des anciens jours. Chacun s'éloignait de lui et il dut se trouver encore heureux d'avoir sa cabane près de la forêt, sa serpe et son âne. Ce fut dur pour notre homme de peiner du matin au soir et cela sans que Dame Miché lui donnât le moindre signe de pitié. Il vécut ainsi misérablement et mourut seul, abandonné dans sa pauvre chaumière.

Ainsi la richesse souventes fois rend orgueilleux et l'arrogance perd toujours son maître. Cette leçon est bonne à retenir je la présente telle quelle. Icy-bas chacun a besoin qu'on lui donne parfois quelques conseils et ce j'ai fait sous forme de fabliau moy pövre Gilles dit le fabléor qui ce disant vous salue et espère pour son histoire et pour sa peine bienveillance et en plus tout ce qu'on voudra bien lui donner."

Le conte fini, chacun s'exclama et Dame chastelaine sourit au conteur.

—Il faudrait icy longtemps demeurer, dit-elle, et nous chanter ou dire maintes fables ou chansons, gentil trouvère.”

—Noble Dame, m'en voyez marri, mais dès le matin venu, devrai aller retrouver ma mie en ma chaumine.”

—Point ne suis Monseigneur Merlin l'Enchanteur, reprend gracieusement Bérengère, mais je veux que demain, Maistre Gilles parte

avec bourse sonnante comme carillon de Pâques!”

La nuitée passée, Gilles le chanteur s'en fut joyeux, sa viole sous le bras, l'escarcelle rebondie et l'esprit en quête de nouveaux diets pour égayer tant fiers seigneurs et belles chastelaines, que pucelles rêveuses et pages folâtres.

Juliette LAVERGNE

Mars 1931

LETTRE A MARTHE

MONTCALM

IV

SON ARRIVÉE A QUÉBEC

LA traversée, en dépit des croiseurs anglais, des brumes et des banquises, s'effectua en 38 jours. D'abord, les vents furent favorables, mais huit jours après le départ, on lutta contre une tempête effroyable qui dura 90 heures. Ce formidable ouragan s'apaisa le jour de Pâques, et ce jour-là, malgré l'agitation des vagues, on put célébrer à bord la messe de la Résurrection.

Montcalm écrivait dans son journal:

“On est sur les vaisseaux d'une manière édifiante; on y prie trois fois par jour, le matin, le soir, avant que l'équipage soupe, et on dit les litanies de la Vierge à l'entrée de la nuit. A chaque fois, on prie pour le Roi, pour l'équipage, et on termine toujours les prières, par les cris de: “Vive le Roi.” Les dimanches et fêtes, on dit vêpres sur le pont, afin que tout l'équipage puisse y assister, même sans quitter les manœuvres.”

L'auteur qui cite ce fragment du journal de Montcalm, ajoute:

“Ce devait être un bien émouvant spectacle que ces prières et ces cérémonies du culte offertes au Créateur des mondes, sur un frêle navire, perdu entre l'immensité des cieux et l'immensité des flots. L'on se sent le cœur serré, quand on songe que tout cela a sombré dans le naufrage des institutions et des croyances.”

Le 10 mai, la *Licorne* fut retenue par les vents contraires, dans les eaux du Cap Tourmente. Deux jours après, Montcalm se fit descendre à la Petite Ferme de Saint-Joachim et partit en calèche. Il dut coucher en chemin chez le curé du Château-Richer, et arriva à Québec le 13 mai.

Les impressions de Montcalm en arrivant au Canada furent excellentes; voici comment il les consigna dans son journal.

“Depuis le Cap Tourmente jusqu'à Québec écrivait-il, la Côte présente le plus beau pays du monde. Elle est très cultivée et remplie d'habitations. Du côté du Sud, elle commence à offrir un beau pays depuis Kamouraska et il y a une paroisse de deux lieues en deux lieues. La côte depuis l'endroit où j'ai débarqué, jusqu'à Québec, m'a paru bien cultivée, les paysans très à leur aise, vivant comme de petits gentilshommes de France, ayant chacun deux ou trois arpents de terre sur trente de profondeur. J'ai observé que les paysans canadiens parlent très bien le français, et comme sans doute ils sont plus accoutumés à aller par eau que par terre, ils emploient volontiers les expressions prises à la marine.”



A l'arrivée de Montcalm à Québec, le gouverneur général, Monsieur de Vaudreuil, se trouvant à Montréal, ce fut l'Intendant Bigot qui, le premier, fit au général les honneurs de la capitale. Il l'invita à un dîner de quarante couverts où il déploya tout le faste dont il était coutumier.

Mgr de Pontbriand, alors évêque de la colonie, ainsi que le chevalier de Longueuil, reçurent aussi le général à leur table, durant la semaine qu'il passa à Québec.

Dix jours après son arrivée, Montcalm se rendit à Montréal, pour présenter ses hommages au Marquis de Vaudreuil.

Depuis le commencement de la guerre, Montréal devenait le foyer de toutes les activités. Le gouverneur-général y résidait au château de Vaudreuil, et sa présence entraînait celle d'un grand nombre de fonctionnaires et d'officiers. En somme, Québec continuait d'être la capitale religieuse et politique de la colonie, mais Montréal était vraiment la capitale militaire de la Nouvelle-France.

Le Marquis de Vaudreuil, dernier gouverneur de la domination française, est connu dans l'histoire sous le nom de Vaudreuil-Cavagnal. Né à Québec, l'année même de la mort du comte de Frontenac, en 1698, il était fils de Philippe de Vaudreuil qui gouverna la Nouvelle-France de 1703 à 1725. Le Marquis de Vaudreuil fut d'abord gouverneur des Trois-Rivières; il exerça ensuite la même fonction dans la Louisiane, puis il remplaça le marquis de Duquesne comme gouverneur du Canada, en 1755.

M. de Vaudreuil, par sa vie privée, commandait l'estime, mais il manquait d'aptitudes supérieures, et ses lumières ne correspondaient pas à la hauteur de sa situation. Jaloux de son importance et de sa dignité, il était très sensible à la flatterie.

Le gouverneur accueillit Montcalm avec beaucoup de courtoisie, mais en dépit de cette affabilité, M. de Vaudreuil ne voyait pas arriver le général sans ressentir quelque appréhension. Il croyait pouvoir lui-même commander les troupes, avec le concours des officiers de la colonie.

MIREILLE

RIONS UN PEU

LA POMME

Bébé a une superbe pomme; sa sœur Lili en a fort envie.

Lili—Dis Bébé, jouons à Adam et Eve, veux-tu?

Bébé—Oui, tu me tenteras, et moi je... mangerai la pomme!

UN VENDREDI

La famille est à table; soudain Bébé fond en larmes.

Papa—Pourquoi pleures-tu, Bébé?

Bébé—Je ne peux pas manger mon poisson.

Papa—Tu ne l'aimes pas?

Bébé—Si, je l'aime beaucoup, mais il est plein d'épines.

Sciences et voyages

LE DIAMANT

LE diamant est le plus dur des corps connus. Il rayer tous les autres corps et l'on ne peut l'user que par sa propre poussière. Généralement incolore, il est souvent jaune ou rose, bleu ou vert; quelquefois il est noir et opaque.

COMMENT ON LE TAILLE

Pour tailler le diamant, on commence par le dégrossir en utilisant sa propriété d'être clivable suivant les directions parallèles aux faces de l'octaèdre. Ensuite, on achève la taille en usant le diamant sur des meules d'acier, recouvertes de poussière de diamant humectée d'huile. La taille diminue souvent de moitié le poids du diamant. Les diamants peu épais, on les taille en *rose*, les plus épais en *brillants*. Dans le *rose*, le dessous est plat et la partie supérieure forme un dôme à vingt-quatre facettes. Dans le *brillant*, la face plane supérieure est entourée de facettes obliques et la partie inférieure forme une pyramide dont les facettes correspondent à celles de la partie supérieure.

Le plus gros diamant connu est le *Cullinan* offert, en 1907, par les Boers, au roi d'Angleterre. Vient ensuite l'*Excelsior* trouvé en 1893 à Jaegersfontein, État d'Orange. Il pèse 972 carats. Le *Régent* de France pèse 137 carats; c'est un des plus beaux grâce à sa limpidité. Les principales mines sont aux Indes, au Brésil, au Cap de Bonne-Espérance.

USAGES

Outre leur emploi en bijouterie, les diamants et surtout, les *boorts*, trop durs pour être taillés, servent à faire des pivots pour l'horlogerie, des pointes d'outils pour couper le verre et pour graver les pierres dures.

A QUI DEVONS-NOUS?

La machine à vapeur	Denis Papin
Le phonographe	Edison
La photographie	Daguerre
Le radium	Pierre Curie
Le téléphone	Graham Bell
La télégraphie sans fil	Edouard Branly
L'automobile	Cugnot
L'aviation	Clément Ader
Le cinématographe	Lumière
L'éclairage électrique	Edison
Le gaz d'éclairage	Philippe Lebon
Le dactylographe	Foucault

L'AIR ET SES SERVICES

ON L'A DOMESTIQUÉ

Ils sont multiples, indiscutables. L'air a été domestiqué. Quand le feu ne veut pas prendre, la ménagère fait entrer des jets d'air frais. La quantité d'oxygène ranime les charbons récalcitrants. Le forgeron agit de même sur le foyer de sa forge. Dans les locomotives, un jet de vapeur aspire l'air extérieur à travers le foyer. L'air est envoyé dans les tuyaux de l'orgue. C'est lui qui va permettre aux mineurs de travailler au fond des mines. Dans les appartements un courant d'air balaie en quelques minutes l'atmosphère viciée.

EN MÉDECINE

On soigne certaines affections par l'air chaud: rhumatismes, névralgies, maladies de la peau, fractures, etc. Les appareils sont généralement constitués par un ventilateur électrique accompagné de résistances chauffantes, comme ceux qu'emploient les coiffeurs pour le séchage des cheveux. Mais c'est surtout par les transformations que le génie de l'homme lui fait subir que l'air devient un serviteur précieux.

LA COMPRESSION

Le compresseur d'air le plus simple est la pompe à bicyclette. L'air comprimé assure la marche des horloges pneumatiques de Paris. La comptabilité des grands magasins est reliée aux différents rayons par des tubes à air comprimé où circulent dans des boîtes métalliques argent et facture des clients. Pour la construction des piliers pour les ponts, on utilise des caissons à air comprimé. Les compagnies des chemins de fer utilisent toutes le frein à air comprimé Westinghouse. Des automobiles sont aussi munies de ce frein très efficace. Qui ne connaît les perforatrices qui brisent les pavés, qui percent le roc des carrières? Elles sont mues par l'air comprimé.

La dépression est produite aussi facilement que la compression. Tous les jeunes connaissent les balais aspirateurs.

L'AIR LIQUIDE

Quand on comprime un gaz, il s'échauffe: il perd la chaleur acquise quand on le laisse se détendre, c'est-à-dire reprendre son volume primitif. Mais si on le refroidit quand il est comprimé et qu'on le détend ensuite, il faut qu'il perde tout de même de la chaleur. Donc, sa température première s'abaisse. Et si on lui fait effectuer un travail pendant

sa détente, pousser un piston dans un cylindre par exemple, il perd plus de chaleur que s'il se détend simplement dans l'atmosphère.

Dans les appareils actuels, la détente avec travail abaisse la température de l'air à 600 ou 800 au-dessous de zéro. Comme l'air ne se liquéfie qu'à 1930, il est nécessaire d'user d'un subterfuge: on reprend l'air froid et on le comprime une seconde fois, on le refroidit encore et on le détend, cela autant de fois qu'il est nécessaire pour le liquéfier. Il coule alors comme une eau bien claire.

SES PROPRIÉTÉS

C'est un liquide paradoxal, magique. Une fleur, un tube de caoutchouc y devient dur et se brise comme verre. L'acier fond dans l'air liquide. Et l'air liquide bout sur la glace.

Etienne ROBIN

Historiettes et bons mots

UN ÉTRANGE AIDE-MÉMOIRE

Un voyageur entre dans un hôtel avec un chien qu'il recommande au domestique:

—Que faut-il lui donner à manger? demande celui-ci.

—Des os de côtelettes, c'est un chien berger, cela lui rappellera ses moutons.

AU MARCHÉ

—Combien les œufs?

—Quinze sous, et douze sous les cassés.

—Bien, cassaz-m'en une douzaine.

PÉRONNELLE ET BARNABÉ

—Dis, Barnabé, est-ce que ce qui est *chaud* peut être *frais*?

—Grande niaise, va!

—Alors, pourquoi qu'on dit du pain quand il sort du four et qu'il est brûlant: *ce pain est frais*?

GÉNÉROSITÉ

—Maman, il y a là-bas un homme qui veut absolument que je lui donne cinq sous.

—C'est un pauvre?

—Non! C'est un marchand de crème à la glace.

NOS CHANSONS POPULAIRES

Collection E.-Z. MASSICOTTE

Tous droits réservés



MONSIEUR JONAS PARODIE

Allegro.

Chœur

Monsieur Jo-nas, bo-boum, bo-boum, En mal de voya-ger, bo-boum, bo-boum, S'embarqu'he-las, bo-boum, bo-boum, En rout' pour l'é-tran-ger, bo-boum, bo-boum, Mais tant il jas' bo-boum, bo-boum, Et pré-dit le dan-ger, bo-boum, bo-boum, Qu'en-fin, il lass' bo-boum, bo-boum, Mat' lots et passa-gers, bo-boum bo-boum.

REFRAIN

Jo-nas - dans la ba-lei - ne, di-sait -
- J'voudrais ben m'en al-ler bo-boum, bo-boum.

— 2 —

Le capitain' boboum, boboum,
Lui met la main su' l'dos, boboum, boboum,
Comme un' mitaine, boboum, boboum,
Jel' le bonhomme à l'eau, boboum, boboum,
Et la balaine, boboum, boboum,
Qui suivait le bateau, boboum, boboum,
(Oh! quelle aubaine) boboum, boboum,
L'avalait aussitôt, boboum, boboum.

Refrain —

— 3 —

Trois jours, trois nuits, boboum, boboum.
Le bonhomme enfermé, boboum, boboum,
Dans son réduit, boboum, boboum,
Ca sentait l'enfermé, boboum, boboum,
— Ah! que j'm'ennui', boboum, boboum,
J'peux pas m'accoutumer, boboum, boboum,
Faut que j'm'enfui', boboum, boboum,
Avant d'être consommé, boboum, boboum.

Refrain —

Jonas, à la balaine,
Disait: Tu peux bien l'en aller,
Boboum, boboum.

— 4 —

— Allons, dépêch' boboum, boboum,
Ramèn'-moi donc au bord, boboum, boboum,
Si t'es revêché' boboum, boboum,
J'l'égratigne ou j'te mords, boboum, boboum,
— Allons, batêch', boboum, boboum,
Qu'est-c' qui m'fortill' dans l'corps, boboum, [boboum],
Mais rien n'm'empêch', boboum, boboum,
D'aller j'ter ça dehors, boboum, boboum.

Refrain —

— 5 —

Sur le rivag', boboum, boboum,
Jonas est rejeté, boboum, boboum.
Quel abordage, boboum, boboum,
Fallut bien s'nettoyer, boboum, boboum,
Dans son ménage, boboum, boboum,
Il se prit à chanter, boboum, boboum,
Dans l'vent du larg', boboum, boboum,
Oh, viv' la liberté, boboum, boboum.

Refrain —

Note. — Apprise par M. J.-B.-A. Tison à Saint-Jérôme, vers 1885 et notée par lui. Les paroles proviennent de sa version et de quelques autres entendues aux Trois-Rivières, à Saint-Hyacinthe et à Montréal. Si on le préfère on peut chanter *Boboum, boboum*, à l'unisson, sur la dernière note de chaque vers, au lieu d'adopter l'accord à quatre sons. Cette parodie, jadis très populaire, est toujours accueillie avec plaisir.

E.-Z. MASSICOTTE

SATIÉTÉ

Sa jolie tête émergea entre les portières de velours rose. Elle avait un petit visage pâle qui surprenait dans l'auréole floue de ses cheveux dorés, de grands yeux noirs et tristes, une bouche ronde, des dents fortes, mais blanches comme du lait...

Mince, fragile, longue pour ses huit ans, en bleu, déjà élégante, elle formait dans l'embrasure de la porte un tableau vivant. Le titre en aurait pu être cette parole qu'elle prononça :

—Maman, je m'ennuie...

La conversation des dames qui jouaient au bridge s'interrompit. Elles regardèrent la petite fille avec amusement, pendant que sa mère esquissait une moue de mécontentement :

—Monique, tu devrais avoir honte, venir ainsi nous déranger... T'ennuyer quand tu as depuis ce matin une poupée neuve...

—Je n'aime pas les poupées...

—Mais tu la voulais absolument celle-là...

—C'était parce qu'elle avait une jolie robe. Elle ne m'amuse plus...

—Allons, assez, va-t'en. Étudie, si tu ne sais que faire. Ne nous dérange plus...

Monique traînant les pieds remonta dans sa chambre...

Sa chambre, c'était un joli bazar. Elle contenait de tout. Les meubles avaient été faits spécialement pour elle. Ils étaient peints en bleu, décorés de motifs roses. Un coin de la chambre ressemblait au rayon de jouets d'un grand magasin : des poupées de toutes les tailles, des berceaux, une voiture anglaise, où dormait un bébé ravissant ; des ours, des chiens, des chats de toutes les couleurs et de tous les poils !

Son mobilier comportait une petite bibliothèque, où brillaient de beaux livres d'une collection enfantine et une table à écrire, sur laquelle gisait une minuscule plume-réservoir. Du papier à lettre de luxe, chiffré, était étalé sur le buvard.

Par les fenêtres de cette grande chambre ensoleillée, Monique apercevait, tout proches, les beaux arbres de la montagne.

Mais, la bouche bouseuse, prête à pleurer, Monique regardait tout cela sans voir, et elle se répétait : que je m'ennuie, que je m'ennuie...

Tous les jours, on lui achetait des choses nouvelles, et tous les jours, elle se plaignait quand même de s'ennuyer. Elle n'avait ni frère, ni sœur. Elle n'allait pas au couvent. Sa jeune maman avait en horreur les petites sottises et les mauvaises manières qu'une petite

fille peut apprendre à fréquenter des enfants moins bien qu'elle. Alors Monique avait son institutrice.

Elle l'aimait beaucoup, il est vrai, mais on avait recommandé à Mademoiselle de ne pas fatiguer son élève, et elle avançait si lentement qu'elle ne pouvait pas encore s'intéresser à ses études. Et d'ailleurs, elle perdait le plus de temps possible. Si elle se levait le matin avec un caprice, on demandait à Mademoiselle de l'accompagner en ville, au magasin, pour qu'elle achetât sans retard le jouet désiré, et la leçon était omise...

Sa mère songait sérieusement à lui faire apprendre la danse pour l'amuser l'après-midi. Les plus sages de ses amies lui disaient :

—Mais pourquoi ne pas la mettre au couvent, plutôt... elle aurait des compagnes...

La trop tendre maman s'y refusait. Monique était vraiment trop frêle ! Elle serrait bien fort la jolie tête blonde et triste sur son cœur, mais ces baisers fougueux n'arrangeaient rien. Monique continuait à s'ennuyer.

Ce jour-là, elle vint s'asseoir à sa petite table, gaspilla deux feuilles du beau papier chiffré, prit un gros chocolat dans une boîte ouverte, le croqua, le jeta au panier, grimaçant. Il n'était pas à son goût. Elle ouvrit un livre, bâilla, murmura :

—Si maman jouait moins aux cartes et sortait donc avec moi !

S'approchant de la fenêtre, elle colla son visage à la vitre, applatissant son petit nez pâle...

Elle vit une enfant de son âge, qui dans une boîte de bois promenait une poupée vulgaire emmitouffée d'un vieux châle... La petite fille était pauvrement vêtue, mais riait et parlait avec sa poupée, l'air affairé et heureux. Monique la voyait souvent, cette petite. Elle s'amusait ainsi dehors, pendant que sa mère faisait le blanchissage chez la voisine.

Elle voulut soudain lui parler, elle s'habilla à la hâte, se faufila dehors sans bruit. Les bonnes étaient occupées. Les dames faisaient heureusement beaucoup de tapage...

—Comment t'appelles-tu ?

—Juliette.

—Veux-tu jouer avec moi ?

—Mais oui. Tu seras le père, je suis déjà la maman. La petite s'appelle Prisca...

—Prisca ?

—Oui, j'aime ça ; je ne sais pas pourquoi. Mais si ma poupée était plus belle je l'appellerais autrement...

—L'aimes-tu, Prisca ? demanda Monique curieuse.

—Mais oui.

—Est-ce que tu joues avec souvent ?

—Tout le temps quand je n'suis pas à la classe...



—Est-ce amusant la classe?

—Oh! oui. La sœur nous donne des images. Je suis la première pour le catéchisme...

—Où es-tu rendue?

—Je le sais tout par cœur. On le recommence.

Monique songea avec un peu de confusion, —car elle était intelligente, — qu'elle n'en était qu'au sacrement de baptême. Elle changea de sujet.

—As-tu beaucoup de poupées?

—Ah! non, c'est ma plus belle. J'en ai deux autres du magasin de quinze cents... Mais celle-là, elle n'était pas laide au jour de l'an, seulement je l'ai trop lavée. Elle est toute blanche.

—Aimerais-tu ça en avoir des plus belles?

—Comme ça. Mais c'est au jour de l'an que j'en ai fait un rêve. J'ai rêvé une nuit que j'en avais quatre, des grandes, des belles, habillées, avec des vrais yeux, des cils. Quand maman est venue me réveiller et que je me suis aperçue que ce n'était pas vrai, j'ai presque pleuré... Puis, je me suis dit que peut-être que je n'avais pas rêvé, et que c'était vrai... Et je suis allée voir à mon coin aux jouets, mais il n'y avait rien, j'avais bien rêvé...

Une idée amusa soudain Monique, dissipa tout son ennui:

—Tu aimerais ça en avoir quatre à peu près comme dans ton rêve?

—Tiens, si c'était possible, mais oui... mais c'est impossible.

—Attends-moi.

Elle rentra, en coup de vent, sans précaution, cette fois. Elle redescendit tenant quatre de ses poupées dans ses bras, ses plus belles, y compris celle qu'elle n'avait que depuis le matin.

Sa mère émergea à son tour entre les portières...

—Où vas-tu?

—Dehors, rien qu'en avant...

Juliette les refusa d'abord.

—Mais ta mère me les ôtera ensuite...

—Je te dis qu'elles sont à moi et que je peux faire tout ce que je veux... Je te les donne pour vrai, je n'en veux plus...

Et Monique, observatrice précoce, vit l'air d'extase de la petite pauvre ahurie et heureuse. Quatre poupées à la fois! les plus belles qui soient, et à elle. C'était trop incroyable...

Serpeuse et déjà raisonnable, elle exigea:

—Allons demander à ta maman si vraiment elle te laisse me les donner. Parce que si on venait ensuite me les ôter quand je penserais qu'elles sont à moi, j'aurais trop de peine...

Monique et la petite pauvre, les bras chargés, apparurent entre les portières. Vive, Monique expliqua tout, le bridge fut cette fois interrompu, il y eut d'abord une exclamation réprobatrice de sa mère, puis, voyant sa Monique si rose, si gaie, et l'autre si touchante, son cœur fut ému. C'était beau que Monique fût charitable. Pourquoi la contrarier?

Le consentement obtenu, les deux fillettes volèrent dehors...

Plus tard, Monique entra les yeux brillants, l'air ravi, dans la chambre où les amies de sa mère s'habillaient pour repartir... Quelqu'un murmura:

—Enfant gâtée...

Hélas, rien n'était plus vrai! Elle n'avait jamais le temps de rien désirer et comme, en ce bas monde, c'est ce qu'on a le plus de peine à obtenir qui rend heureux, elle n'était jamais heureuse...

Mais ce soir-là, elle fut gaie, et son petit visage pâle s'épanouissait quand elle pensait au visage extasié de la petite pauvre...

Et vieille avant l'âge, plus expansive parce qu'elle se sentait heureuse, elle dit:

—Maman, vous me donnez trop d'affaires, c'est ce qui me fait m'ennuyer... Si tu veux, j'en donnerai comme ça de temps en temps...

Michelle LE NORMAND

SOEURETTE ET FRÉROT

CÉCILE va à l'école depuis quelques mois. Que de choses elle a déjà apprises! Elle sait par cœur les premières réponses du petit catéchisme; elle connaît le nom d'Adam et d'Eve, nos premiers parents; en arithmétique, elle répond sans hésiter à sa maman qui l'interroge: 12 plus 12, 24; 2 fois 6, 12.

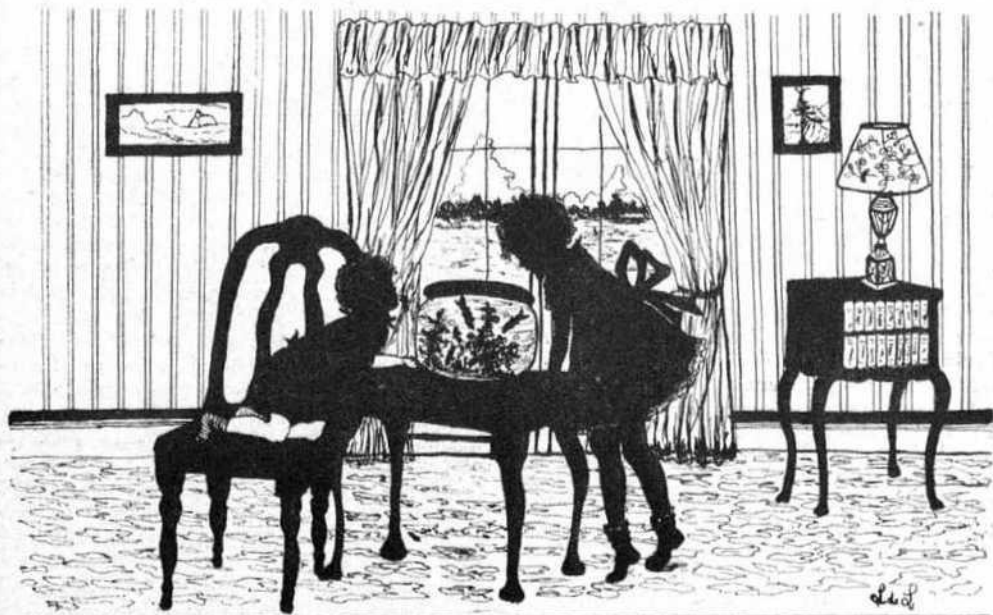
En histoire, impossible de l'embrouiller. "Qui a découvert l'Amérique?—Christophe Colomb".—"Le Canada?—Jacques Cartier".—"Qui a fondé Québec?—Samuel de Cham-

veux ronds comme des boules, aux nageoires et à la queue légères comme du tulle, évoluent avec grâce et nonchalance dans un réservoir en verre, rempli d'une eau limpide et qui se renouvelle sans cesse.

A sa rentrée à la maison, après la classe, souvent Cécile décrit à Jules, avec toute la fougue de son imagination d'enfant, la gentillesse des petits poissons rouges et noirs.

Tous deux rêvent de posséder un aquarium avec de beaux petits poissons rouges et noirs.

Une semaine que Cécile a conservé pour ses



plain"—"Montréal?—M. de Maisonneuve".

Et chaque jour, sa mémoire s'enrichit de nouvelles connaissances.

Son petit frère Jules, que son jeune âge retient captif à la maison, est d'esprit très curieux et précoce, et il la crible de questions lorsqu'ils organisent ensemble leurs jeux favoris. Il écoute très sage les récits merveilleux que lui fait sa sœur. Celle-ci, lorsqu'elle se rend à l'école, s'arrête parfois en cours de route, pour admirer les objets si beaux, si variés, si nombreux qu'offrent à ses regards ébouïs les étalages des magasins.

Une vitrine entre autres retient son attention et la captive. C'est celle où des poissons d'aquarium, rouges, noirs, rouges et noirs, mouchetés, tachetés de rouge ou de noir, les *télescopes* en particulier, aux gros

matières de classe 95 points sur 100 et que Jules a été bien sage, ils ont reçu en cadeau l'aquarium et les poissons si longtemps convoités.

C'était le premier avril!

Dans la pièce où l'aquarium a été placé, en pleine lumière près d'une grande fenêtre, sœur Cécile, debout sur la pointe des pieds, suit des yeux, sans se lasser, les mille tours des petits poissons rouges et noirs.

Frérot Jules, monté sur une chaise, tout plein d'admiration pour sa sœur, croit dur comme roche que les rêves finissent un jour par se réaliser et qu'il y a des poissons, même s'ils sont reçus en cadeau le premier avril, qui sont de vrais poissons!

Z. D.

LE QUESTIONNAIRE DE LA JEUNESSE

LA LECTURE

1. Que pensez-vous de la lecture? — La lecture a une énorme importance. C'est en grande partie d'elle que dépend notre manière de considérer la vie. Elle contribue à la formation de la conscience; à rendre honnête ou à enlever tout scrupule. Des livres simples et droits rendent la vie simple et droite.

Q. La lecture est-elle utile à l'intelligence? La lecture est aussi utile à l'intelligence que la nourriture l'est au corps. Ne recevoir du dehors que ce que les yeux voient et les oreilles entendent ne suffit pas. C'est se condamner à avoir l'intelligence bornée et à manquer de points de comparaison dans l'appréciation des événements et des choses.

Q. Quel profit peut-on retirer d'une lecture bien choisie? — D'abord, sans nous en douter, élargir notre horizon en profitant non seulement des choses racontées, mais aussi du jugement que l'auteur porte sur les faits. La lecture apprend l'orthographe, forme l'œil et l'oreille aux phrases bien construites; elle enrichit le vocabulaire en faisant connaître de nouveaux mots. C'est par la lecture que l'enfance et la jeunesse s'instruisent, se développent et se mûrissent.

Q. La lecture est-elle dangereuse? — "Si un livre, dit un auteur, est un ami utile et agréable, il peut devenir le pire ennemi, quand il montre le mal comme étant naturel et souvent préférable au bien. Il peut souiller l'imagination par des mots et des scènes impures, brutales ou grossières".

Q. Quelle sorte de livres aiment les enfants? — Les enfants raffolent des livres illustrés.

Q. Que lit ici Auguste? — Un livre où l'on parle de grands voyages en bateau, où la mer, loin d'être calme, est sillonnée par des navires de pirates et agitée par des tempêtes.

2. Qu'aiment à lire les fillettes? — Elles s'intéressent aussi aux livres de guerre et d'aventures. Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette et Madeleine de Verchères sont les héroïnes préférées de la jeunesse féminine.

3. Que fait ici Lucien? — Il est en classe, appuyé sur un pupitre, lisant à haute voix devant le professeur.

Q. Est-ce facile de bien lire à haute voix? — C'est très difficile. On déplore le fait que nombre de personnes instruites lisent fort mal à haute voix. Elles ont des inflexions fausses, prononcent mal les mots, font des pataquès, lisent d'une façon ni intelligente ni intelligible.

Q. Où la jeunesse peut-elle se former à bien lire? — Dans les maisons d'éducation, en classe.

Q. Est-ce bien important? — Plus qu'on ne se l'imagine. Il n'est personne qui ne soit forcé souvent, dans le cours de la vie, de lire en public, soit un rapport d'assemblée délibérante, soit une lettre, soit un simple article de journal. Il faut lire pour être compris et savoir souligner de la voix les mots et passages intéressants. C'est là surtout qu'il faut faire la guerre aux bouches molles.

4. Dans quelle lecture Jean est-il absorbé? — Dans un récit de chasse.

5. Que cherche François? — Un bon coin pour lire le livre de récompense qu'il a reçu hier à la distribution des prix. C'est l'été, il veut se mettre à l'ombre d'un arbre, au grand air autant que possible.

6. Qui est passionné pour la lecture? — C'est Michel. Voyez-le solitaire dans un grenier rempli d'antiquités. Assis sur le plancher, adossé à un mur de brique détériorée, il a découvert dans une vieille malle un livre qui le transporte, si l'on en juge par l'intérêt manifesté par son attitude et ses gestes.

7. Que représente cette scène? — Jules désirant se retirer à l'écart, alors que Pierre insiste pour l'amener faire une promenade.

8. N'y a-t-il que les enfants qui aiment la lecture? — Si les livres d'aventure font les délices des enfants, la lecture sérieuse est l'agréable passe-temps des grandes personnes.

Q. Dans quoi fixe-t-on un journal pour le maintenir étendu et le lire plus facilement? — Dans un carcan.

9. Quelle est, pour l'homme d'affaires, le moment le plus heureux de la journée? — L'heure où, débarrassé des soucis du bureau, il s'assoit confortablement dans sa chaise longue pour lire son journal préféré. Par là, il se tient au courant des dernières nouvelles internationales concernant la finance.

10. A quoi sert le lutrin ou liseuse? — Pour éviter l'ennui de tenir un livre dans ses mains, on le place à l'inclinaison voulue sur ce petit meuble de bibliothèque.

11. Que colle-t-on dans un album à découpures? — Les articles de revues ou de journaux présentant quelque intérêt ou pouvant être utiles plus tard.

12. Que voit-on ici? — Un homme enseveli dans la lecture, c'est le cas de le dire.

13. Un livre relié a-t-il plusieurs parties? — On en a une idée par la figure no 13.

(Suite à la page 99)



1



2



3



4



5



6



7



8



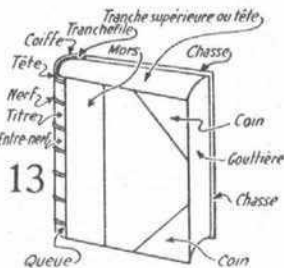
9



10



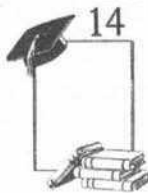
12



13



11



14



15



16



17



18



19



20



21



23

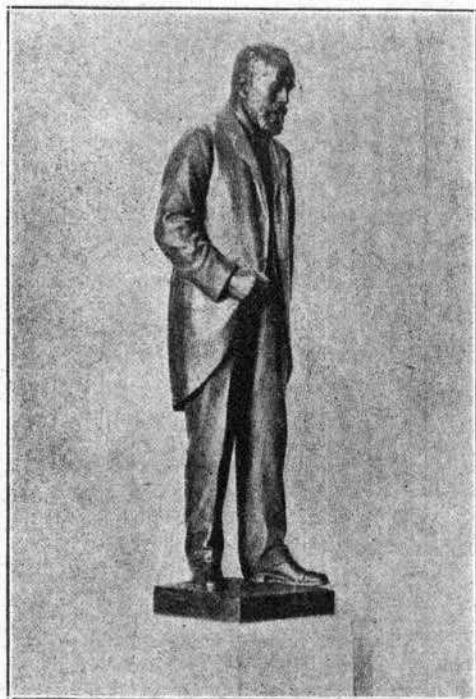


22



24

LA LEÇON DE NOS MONUMENTS



La statue de lord Mount Stephen
Gare Windsor, à Montréal

MES jeunes amis, je n'ai l'intention de vous proposer aucun voyage, aucune excursion un peu lointaine, en vous amenant en cette gare au tumulte ordonné, dont les proportions sont belles et vastes, et où l'on contracte malgré soi le goût des "ailleurs".

Non, je désire simplement vous réunir au pied d'un nouveau monument qui se trouve glissé avec respect, mesure et vérité historique, en la grande salle d'attente de cette immense gare Windsor.

Marchons un peu, ...encore un peu, ... bien. Apercevez-vous maintenant à ce bout de la salle d'attente, sur un magnifique piédestal de marbre, la statue d'un homme debout, en une pose qui dut être familière et bien connue de tous. Saluez, mes jeunes amis, tout en vous en approchant, l'effigie de bronze de Lord Mount Stephen, premier président de la Compagnie du Canadien Pacifique.

Votre geste a plus de portée opportune que vous ne croyez, je vous assure. Vous ignorez, si

vos bons maîtres ne l'ignorent pas, qu'en cette année 1931, la Compagnie du Canadien Pacifique célèbre le cinquantenaire de sa première vaste organisation. Lisez la courte inscription qui se détache fort bien du piédestal de la statue de Lord Mount Stephen:

GEORGE STEPHEN
Lord Mount Stephen
First President
of the
Canadian Pacific
Railway Company
1881 — 1888

1881 — 1931, cinquante années pour la Compagnie du Canadien Pacifique, d'une prospérité remarquable, inouïe. Auraient-elles été possibles sans le talent de ses organisateurs-fondateurs, dont le premier en date dresse en ce moment devant vous sa taille haute, son visage vaguement souriant, son front chargé de gravité, ses épaules comme affaissées sous le poids d'un énorme labeur?

Écoliers bilingues, écoutez ce que dit de Lord Mount Stephen un écrivain de sa race, M. Oscar D. Skelton, dans un ouvrage intitulé: *The Railway Builders*: "To him more than any other man the ultimate success of the Canadian Pacific was due. Indomitable persistence, unquenchable faith, unyielding honour stamped his character. He was one of the greatest of Empire builders."

Ne méritait-il pas l'honneur que lui conférait sa riche compagnie au mois de décembre 1913, alors qu'elle faisait placer sa statue dans ce hall? Cette statue avait été fondue en Angleterre, expédiée, puis arrivée à Québec à bord de l'*Empress of Britain*. Sir Thomas Shaughnessy de Montréal, alors président du Canadien Pacifique, veilla à la réception comme à l'installation de la statue. Aucune cérémonie spéciale n'eut lieu à l'occasion de son dévoilement. Tout se passa le plus simplement du monde, alors que la statue fut offerte à la vue du public pour la première fois sans réunion et sans discours.

Quelques-uns d'entre vous passent sans doute quelquefois sur la rue Drummond, à Montréal, tout près de la rue Sainte-Catherine? Eh bien, ils y aperçoivent une luxueuse et vaste maison, presque un petit château, qui sert aux activités d'un riche club anglais. Cette maison fut celle qu'habita jusqu'à sa mort, Lord Mount Stephen, grand seigneur de la finance, à Montréal.

Les auteurs des *Monuments commémoratifs*, dont nous commentons toujours avec tant de plaisir les pages érudites, nous apprennent que Lord Mount Stephen, George Stephen d'abord, était né en Écosse, en 1829, qu'il était passé en Canada vers 1850, venant y rejoindre un sien parent, William Stephen, marchand et manufacturier à Montréal. Il put acquérir, en formant une société avec ce dernier, une fortune sûre, assez rapidement amassée.

Sans aucun doute, cela fut dû, ainsi que le dit plus haut M. Skelton au sujet des activités de Lord Mount Stephen à la Compagnie du Canadien Pacifique, à son indomptable énergie, à son caractère à la fois plein de ressources, d'intelligent optimisme, et d'honneur sans compromission.

Mes jeunes amis, l'énergie, l'intelligence des affaires, le sens de l'honneur, ne sont pas l'apanage d'une race plus qu'une autre. Travaillez encore et encore chacun d'entre vous, instruisez-vous, débrouillez-vous bien en quelque

circonstance que vous vous trouveriez, en ne transigeant jamais, toutefois, sur les grands principes de droiture et de morale religieuse.

Je vous promets alors de la réussite et de l'autorité. De la fortune aussi, peut-être, qui vous aidera à devenir de grands philanthropes catholiques canadiens, couronnement si beau, toujours, de toute carrière humaine digne de ce nom.

N'ai-je pas un peu prêché, mes jeunes amis? On le dirait. La foule des voyageurs, qui se hâte pourtant, nous regarde avec étonnement. Eloignons-nous avec ordre, tout en échangeant de bons sourires cordiaux et une promesse de se revoir, le mois prochain, au pied de la statue de l'honorable John Young. Elle s'élève sur cette vieille Place Royale, encore parfumée du souvenir, grâce à son nom, du grand fondateur de Québec, Samuel de Champlain. Chut!.. chut!.. Bonjour, bonjour!

Etienne de LAFOND

Mars 1931

Les regards des enfants

*Les regards des enfants sont troublants de lumière,
Et laissent ébloui sous un ciel de clarté;
Ils éclairent de paix les ombres de la terre,
Et posent sur la vie un rayon de beauté.*

*Ils sont créés du feu de l'âme des ancêtres;
On y voit des bonheurs qui passeront demain;
Des chagrins inconnus, qui n'ont besoin, pour naître,
Que d'un jouet brisé sur le bord du chemin.*

*C'est le discret regard de quelque douce étoile,
Qui, devenant humain, se double dans leurs yeux;
C'est toute la sérénité qui se dévoile
Et remplit leur prunelle en descendant des cieux.*

*C'est toute la Tendresse, et toute l'Espérance
Qui se courbe et fleurit sur leurs cils. C'est l'Amour,
L'Amour universel, qui naît et recommence
A composer en eux le miracle des jours.*

Alice LÉMIEUX



Avant-Gardes de l'A.C.J.C.

UN TRIPTYQUE

Mes chers amis,

Vous savez ce que c'est qu'un triptyque: un tableau à trois panneaux. Le plus considérable occupe le centre; les deux autres peuvent se refermer sur lui. Les Pays-Bas surtout ont vu fleurir ce genre de tableaux.

Le Canada est plus pauvre et plus modeste. On s'excuse souvent de comparer les petites choses aux grandes. Eh bien! je ne demanderai la permission à personne pour signaler le triptyque auquel s'arrête en ce moment, comme la vôtre d'ailleurs, ma reconnaissance admirative.

N'est-ce pas que le Directeur de l'*Oiseau bleu* a été délicatement inspiré à orner nos deux pages avant-gardistes d'un triptyque symbolique? Nous avons reçu à ce sujet bon nombre de témoignages précieux.

Nul n'ouvrira l'*Oiseau bleu* à ces deux pages sans songer à ces triptyques édifiants, à ces retables inspirateurs qui dominent souvent les autels de notre culte. L'A. C. J. C., c'est une religion vibrante, un culte glorieux, une chevalerie alerte qu'on entretient par la *piété*, l'étude, l'action. Quelle faveur et quelle inspiration d'arrêter sa vie et son esprit sur cet en-tête évocateur et artistique!

Nos jeunes lecteurs se verront eux-mêmes, le drapeau Carillon-Sacré-Cœur en mains. Ils le saisiront d'une étreinte ardente et fière. Ce drapeau c'est leur foi, leurs pratiques religieuses, l'autorité ecclésiastique, c'est le trésor des devoirs de leur religion qu'il représente. Brandis-le toujours, jeune avant-gardiste, mets dans ton geste la droiture de ton cœur qui se donne tout entier, l'éclat de tes convictions qui ne discutent pas.

Nos jeunes lecteurs se verront aussi au bureau d'étude. Ils méditent, la tête pensive, appuyée sur leur poing, les problèmes d'ordre

intellectuel. L'étude, l'étude, clef du succès, indispensable outil qui construit l'avenir heureux et sûr. L'étude procure la compétence. Celui qui néglige l'étude (ou doit hélas! quelquefois pour des motifs graves, l'abandonner trop tôt) se condamne à l'infériorité. Il végètera, il occupera peut-être toute sa vie des postes médiocres. Les cercles d'A. C. J. C. offrent aux jeunes qui ne peuvent continuer leurs études scolaires l'occasion d'étudier, de compléter leur instruction, d'aspirer à l'amélioration de leur sort. Souvenez-vous que saint François de Sales prétendait que la science, fruit de l'étude, était comme un huitième sacrement.

Nos jeunes lecteurs se verront surtout *Croisés* de la grande cause religieuse et nationale. Semblables aux chevaliers de saint Louis, heaume en tête, cuirassés, épée qui bat la taille, fanion en main, droits sur un vigoureux coursier, ils veulent fonder contre tout ennemi. Ils possèdent le courage, le savoir-faire, l'allant.

L'action, c'est quelquefois de grandes chevauchées sous un soleil de gloire, au scintillement d'armes éclatantes, à l'appel des clairons. L'action c'est plus souvent quelque chose de modeste, de plus caché, de moins bruyant: l'accomplissement du devoir d'état et des mille détails de la vie quotidienne sans trahison, sans demi-mesure.

Bien prier, bien étudier pour bien agir, jeune avant-gardiste, n'est-ce pas que ce triptyque facilite la claire compréhension de ton noble rôle?

LA GRANDE SEMAINE...

Quand paraîtra l'*Oiseau bleu* d'avril, nous serons en pleine semaine sainte. Le congé qu'on ménage alors aux élèves contribue-t-il à les faire réfléchir au grand mystère de la

Rédemption? En profitent-ils pour assister aux impressionnantes cérémonies que la liturgie déroule dans nos églises? Des visites du jeudi saint, une fois la curiosité mise de côté, restera-t-il quelque chose de ce qui peut être une riche promenade spirituelle? Je songe en ce moment aux sérieuses, poétiques et surnaturelles dispositions des disciples d'Emmaüs. Gardons-nous de sortir pour seulement voir, seulement entendre. Vaine curiosité, inutiles déplacements!

AVEZ-VOUS PENSE A CECI...

Je ne veux pas vous répéter ou prévenir les conseils que vos maîtres et aumôniers à coup sûr vous formuleront opportunément, ni les remarques nombreuses et les applications justes qu'ils feront à l'occasion de la Grande Semaine. Permettez-moi de m'arrêter à l'un des objets les plus empreints de signification délicate et profonde; le cierge pascal.

Cire généreuse, dorures brillantes, grains rouge-sang qui s'enfoncent et blessent, flamme qui au sommet, ardente et allongée, offre au ciel la souffrance des blessures, la beauté des ors, l'onction de la cire, tel m'apparaît le cierge pascal.

Que j'aime le voir, le contempler ce priant, ce souffrant, cet énergique, ce tenace qui se tient, tout devoir et tout sacrifice, à côté de l'autel. Sa muette éloquence me vaut des prières, des méditations, me transmet des mots d'ordre. Admirables les jeunes et les forts qui, d'un bel élan, offrent à Dieu leurs talents, leurs activités, leurs souffrances. L'offrande quotidienne, comme une flamme, donne à leur vie généreuse son interprétation et son sens: tout droit par en haut, vers l'au delà.

Vous connaissez le symbole du cierge pascal qui nous rappelle le temps passé sur la terre par Jésus-Christ depuis sa résurrection jusqu'à son ascension. Je ne veux pas vous induire en erreur. Je me suis simplement permis de voir et d'aimer à ma façon le cierge pascal. Ah! qui dira les aspects infinis des choses de notre religion?

AVANT-GARDE EN FORMATION...

Le mouvement des avant-gardes prend de l'envergure. En plusieurs endroits des groupes se préparent à s'affilier. Le Comité central recevait dernièrement une agréable nouvelle. Il s'agit d'une avant-garde qui se forme au collège du Sacré-Cœur, Saint-Romuald, comté de Lévis. Je cite un extrait qui contient les espoirs du modérateur-fondateur.

"Je compte bien avoir lancé ici un groupe viable qui, dans quelques mois, avant le congrès fédéral, pourra solliciter son affiliation

à la grande famille de l'A. C. J. C. J'offre mes saluts respectueux à Monsieur le Président et à tous les officiers du Comité central.

Veillez croire, Monsieur le Secrétaire, à mon sincère et entier dévouement."

Frère LADISLAS

Bienvenue au nouveau groupe. Félicitations au religieux dévoué qui sert si bien en son milieu les intérêts acéjistés. Longue vie, prospérité, vaillance à cette avant-garde en formation. Ce sera sans doute l'un des beaux cadeaux que la région de Québec prépare à l'Association pour juin prochain.

SOUSCRIPTION...

Deux avant-gardes ont déjà fait parvenir leur contribution au journal le *Devoir* pour la *Maison Ignace-Bourget*. Le Directeur des deux pages des avant-gardes est flatté de voir qu'on se rend à la modeste suggestion faite en février. Nous verrons le nombre de leurs imitatrices. Merci aux deux avant-gardes méritantes et... hâtez-vous les autres, s'il est encore temps.

COLLABORATION...

Le paragraphe de la fin comme le précédent me montrera encore dans mon rôle de *quêteur*. Que les avant-gardes donnent à la *Maison Ignace-Bourget*, j'applaudis; mais qu'elles ne donnent pas à l'*Oiseau bleu*, section des avant-gardes, leur intéressante collaboration, je m'attriste. Je proclamerai en temps et lieu le nom des avant-gardes bienfaitrices de la *Maison Ignace-Bourget*. Quand pourrai-je proclamer le nom de celles qui pratiqueront la charité bien ordonnée d'être bienfaitrices de leur œuvre propre, d'elles-mêmes?

REGION DE MONTREAL...

Le Comité régional de Montréal prie les avant-gardes de lui faire parvenir au plus tôt les rapports qui doivent préparer le congrès des avant-gardes. Ce congrès se tiendra vers la mi-avril. La date sera fixée plus tard.

Adressez toutes communications à

Avant-gardes de l'A.C.J.C.

60, rue Saint-Jacques Ouest

Bureau 701

MONTREAL, P.Q.

Il ne faut pas faire le bien en vue de la louange, mais détester le bien par crainte de la louange, ce serait un métier de dupe.

Mgr d'HULST



Courrier de la Fauvette

LUCAS, MÉDOR ET PERRUCHETTE

IL était là, assis tristement au bord de la route. Les piétons, les uns indifférents, le toisaient sans malice, les autres ne le voyaient pas, quelques-uns lui jetaient dédaigneusement à la figure une maigre obole. Pauvre petit!

Lucas était orphelin de père et de mère. Abandonné, il fut alors recueilli, lui, son chien et son oiseau par Barbillous, le propriétaire du grand cirque de Z... Là, la vie était rude. Il lui fallait apporter tous les soirs une somme rondelette à son maître exigeant et brutal... sinon, les taloches pleuvaient sur le dos de l'enfant. Avec ça à peine de quoi se nourrir et se vêtir! Lucas pleurait souvent, le soir, quand il allait se coucher à la belle étoile ou à la pluie fine et froide. Qu'il en connaissait de mauvais traitements, ce garçonnet!

Cet enfant de douze ans se serait vite découragé s'il n'avait eu la fidélité et les caresses de Médor, son chien, à pelage brun et aux grands yeux tristes, et les "coups de bec" affectueux de sa belle Perruchette à plumage vert. Oh! le trio d'amis qu'ils constituaient ensemble! Comme ils s'entendaient à merveille! Lucas racontait ses petits chagrins à Médor et à sa petite perruche, et eux, par mille signes d'amitié, égayaient leur jeune maître, mettaient en déroute les papillons noirs... et faisaient oublier les rudesses de maître Barbillous.

Toujours assis sur le chemin, le regard voilé par les larmes, à ses pieds Médor et sur son épaule Perruchette aux paupières mi-closes par le sommeil, Lucas vit s'avancer, tel en un rêve, une grande dame, à figure douce et sympathique et aux longs vêtements de deuil.

— Mon petit, que fais-tu ici à cette heure si tardive? Ne crains-tu pas les chemineaux... les vagabonds... les hiboux et les ombres de la nuit?... Et puis, tu pleures?... Voyons, dis-moi ton chagrin, mon enfant...

Le chien, d'un bond, se leva, prêt à l'attaque. Lucas le calma d'un geste.

— Je suis seul, madame. Là-bas, le maître de la roulotte me bat quand je ne lui apporte pas beaucoup de sous... Puis, ni moi, ni Médor, ni Perruchette, n'avons de quoi manger...

Aussi, belle dame, si maman vivait, elle ne nous laisserait jamais entre les mains de Barbillous... Oh! il est si méchant!

Et un frisson de peur secoua les membres de l'enfant.

— Pauvre petit!.. Tiens, veux-tu venir avec moi?... Je n'ai plus de petit garçon, moi... et j'aimerais tant en avoir un!.. Et puis, tu me rappelles mon petit Paul qui est maintenant au Ciel... Oh! je t'emmène... viens... Qu'importe à maître Barbillous de ne plus recevoir tes maigres recettes... Toi, tu seras pour moi un autre Paul... tu seras mon Paul... viens...

L'enfant hésita. Un problème inquiétant se présentait à son esprit.

— Dis, madame, vas-tu emmener Médor et Perruchette aussi?... Je n'ai qu'eux pour amis...

— Pourquoi pas, mon petit!.. Ils seront de la famille, eux aussi...

Et la dame et le trio heureux se mirent en route.

Petits amis, vous m'en voudriez, peut-être, de ne plus vous parler de Lucas et de ses fidèles amis. Ils n'ont jamais revu l'affreux Barbillous. Lucas est devenu un bel adolescent. En classe, il remporte tous les plus grands succès et tous les premiers prix. Il fait l'orgueil, la joie et la consolation de sa nouvelle maman. Quant à Médor et à Perruchette, ils vivent heureux, caressés et choyés, ne manquant jamais plus de pitance. Médor est logé en une niche bien propre et petite Perruche, un brin à regret, gîte en une cage dorée, près

d'une fenêtre où viennent danser les rayons d'un soleil bienfaisant. Souventes fois, la porte de sa cage est ouverte... ce qui permet à l'heureuse petite prisonnière de prendre ses ébats et de jaser avec les oisillons du village.

La maman de Lucas ne pleure plus. Sa solitude d'autrefois est sans cesse égayée par la présence de l'orphelin qui a pris la place du petit Paul. Elle connaît maintenant le prix du vrai bonheur... celui que l'on goûte à se dévouer et à vivre pour les autres.

FAUVETTE

CORRESPONDANCE

Maman-Marthe — Vœux de rétablissement auprès des deux vôtres.

Feu-Follet — Merci de votre chère missive; j'y répondrai fidèlement. En attendant, amical au revoir.

Jeanine — Puisse notre amitié s'accroître à mesure que nous avançons dans la vie. Meilleures affections.

Brin d'herbe — J'ai lu votre envoi "A celles qui sont seules". Vraiment, cet écrit est de nature à faire du bien aux âmes esseulées, dont le courage, à certaines heures, défaille. Puissez-vous faire répandre ces lignes réconfortantes! Merci et au revoir.

Miss R. — Nicole vous envoie ses meilleures amitiés. Elle vous promet moisson abondante de revues que vous distribuerez à vos malades. Acceptez-vous aussi les revues littéraires anglaises? Si oui, l'on vous en fera parvenir. Amical bonjour.

Alex. D. — J'ai enfin pu répondre à votre missive. A votre tour, de nouveau, venez me dire les occupations de l'amie Alex. Sur ce, je vous bonjourne bien amicalement.

Abeille de Marie — Salutations respectueuses et amicales.

Muriel — Vous avez sans doute reçu l'*Oiseau bleu* que je vous ai expédié. Vous me disiez vouloir connaître cette revue canadienne, pleine de patriotisme. Eh! bien, dites-moi vos impressions personnelles... Bonjour.

Sœur Jeanne me prie de vous dire que toutes les esquisses graphologiques demandées ont été expédiées. *Marguerite Garon*, Pte-aux-Trembles; *Carmel Primeau*, St-Henri; *Huguette Giroux*, Mlle Laurence; *Brune Abeille*; *Myosotis*; *Liseron*; *Muguet*; *Gabrielle Beauchesne*, Gentilly; *Yvette Gariépy*; *Annette Norton*; *Jeanne Guay*; *Emma Gallagher*; *Chandler*; *F. Gagné*; *Germaine Burelle*; *Rita Bowler*; *Florence Larivière*, Saint-Zacharie; *Mlle Alex. Lévesque*, Rivière-du-Loup; *Béatrice Cadorette*, Knowlton, Brome; *Yvette Boudriau*, Ecole no 11 d'Alfred, Laprairie. A tous, amical au revoir.

C. F.

AVIS — *Sœur Jeanne* désire recevoir l'adresse de Mlle Gabrielle Marceau, Arthabaska. La graphologie expédiée est revenue à l'*Oiseau bleu*.

SŒUR JEANNE

GRAPHOLOGIE

Telle écriture, tel caractère! C'est ce que vous dira Sœur Jeanne, notre graphologue, pourvu que vous envoyiez, chers amis, dix lignes de votre écriture sur papier *non réglé* et de votre *composition* personnelle, le tout, accompagné de la modique somme de vingt-cinq sous.

Adressez: SŒUR JEANNE
L'OISEAU BLEU

1182, rue Saint-Laurent
MONTREAL, P.Q.

La lecture

(Suite)

14. A quoi conduisent des études sérieuses? — Au bonnet de docteur.

15. Avec quoi tient-on ces livres dans une position verticale? — Avec un *appui-livres* ou *serre-livres*.

16. Dans quels journaux apprend-on les dernières nouvelles? — Dans les éditions spéciales ou "extras".

17. Quelle est la meilleure manière, pour une jeune fille sérieuse, d'utiliser ses loisirs? — De faire des lectures en rapport avec sa condition et son avenir.

18. Comment, un jour de chaleur, combattre une température trop chaude? — Avec un éventail électrique.

19. Quels avantages comportent les *bibliothèques à casters*? — Celui de pouvoir être augmentées en rayons à mesure que l'on fait l'acquisition de livres nouveaux.

20. Quel est ce genre de rayon pour livres? — C'est une *étagère murale*.

21. Quelles sont les plus belles et utiles soirées? — Celles employées à faire de la saine lecture au coin du feu.

22. L'amateur de sport est-il un grand lecteur de journaux? — Pas ordinairement. Il se contente de jeter un coup d'œil hâtif sur la page sportive.

23. Qu'ont de commode les encyclopédies? — Elles permettent de trouver des renseignements succincts sur toutes sortes de sujets et cela, d'une façon très rapide.

24. Que fait cette bonne dame? — Elle emploie à la lecture le temps dont elle peut disposer, alors que ses enfants sont à l'école et son mari au travail.

Q. Quels livres faut-il choisir parmi le si grand nombre d'entre eux qui nous submergent? — Ceux qui sont propres à former le goût au beau, l'intelligence au vrai et le cœur au bien.

Abbé Étienne BLANCHARD

L'origine de quelques expressions populaires

MISE A PIED. — Chez les Romains, les censeurs pouvaient interdire au chevalier l'usage du cheval que lui avait confié la République. Aujourd'hui, c'est une mesure qui prive quelqu'un de sa place ou de son traitement.

FAIRE UN PAS DE CLERC. — Agir d'une façon gauche et maladroite. Le mot "clerc" désignait autrefois celui qui étudiait pour entrer dans les ordres. Ce nom est appliqué depuis longtemps aux jeunes gens qui font chez un notaire ou un avoué l'apprentissage de leur future profession, et qui, par leur étourderie et leur inexpérience, provoquent des erreurs. L'homme qui hasarde une démarche malencontreuse ou qui fait un compliment qui porte à faux, fait "un pas de clerc".

PRENDRE SANS VERT. — Prendre au dépourvu. Au 1er mai, jadis, c'était la coutume en Lorraine de s'aborder, un rameau vert à la main. Celui qui l'oubliait s'exposait à recevoir des seaux d'eau sur la tête et nul ne courait le risque "d'être pris sans vert". Prendre sans vert signifie prendre quelqu'un au dépourvu.

FAIRE DES RAGOTS. — Bavardages, can-can, histoires invraisemblables. Ragot, sous Louis XII, fut un bélître médisant dont les méchants propos, les "ragots" sont devenus une expression courante. Ce sont des ragots, dit-on de propos malveillants colportés sur autrui et parfois sur soi-même.

SAINT ROCH ET SON CHIEN. — Saint Roch, qui soignait et guérissait des malades atteints de la peste, prit lui-même cette maladie et, réfugié dans une forêt, fut nourri par le chien d'un gentilhomme nommé Gothard qui lui portait chaque jour son pain. Quand on voit deux amis toujours ensemble, on dit : "C'est saint Roch et son chien".

A PAQUES OU A LA TRINITÉ. — (A une époque incertaine, jamais). Aux XIII^e et XIV^e siècles, les rois de France, embarrassés dans leurs finances, promettaient de rembourser leurs créanciers à Pâques ou 56 jours après, à la Trinité. Mais la Trinité se passait souvent sans le remboursement promis. La fameuse chanson de "Malborough s'en va-t-en guerre" a popularisé cette expression.

MIS COMME L'AS DE PIQUE. — Etre mal vêtu, mal arrangé. Autrefois l'as de pique était considéré comme la plus mauvaise carte du jeu.

CASSER SA PIPE. — Mourir. Mercier, vieil acteur du Théâtre de la Gaîté, jouait dans un mélodrame. Il devait y fumer une pipe; à la quarantième représentation, il fut foudroyé sur la scène par une attaque d'apoplexie. Un loustic, à l'amphithéâtre, lança : "Il a cassé sa pipe". Le lendemain, le mot courait Paris.

C'EST UNE FINE MOUCHE (C'est un malin). — Cette expression date du sieur Mouche, qui fut sur le Pont-Neuf un très adroit joueur de gobelets. L'homme ou la femme qui sait se débrouiller dans des circonstances difficiles est considéré comme "une fine mouche".

FAIRE CHARLEMAGNE. — Se retirer avec tout son gain, ne point donner de revanche. Charlemagne, le grand Empereur, fut assez heureux pour se retirer du jeu de la vie sans rien perdre de ce qu'il avait gagné sur les champs de bataille. Le joueur qui se retire les mains pleines "fait" comme Charlemagne.

FAIRE DES CHATEAUX EN ESPAGNE. (Rêves chimériques, avoir des illusions décevantes). — Quand du Guesclin, lors de la guerre de Cent ans, eut fini de harceler les Anglais, il se débarrassa des gens de sac et de corde qui le suivaient, en les rejetant sur l'Espagne, où il leur promettait monts et merveilles. Ils n'y trouvèrent que plaies et bosses.

Celui qui se leurre de chimères bâtit des châteaux en Espagne.

CHERCHER MIDI A QUATORZE HEURES. — (Chercher une chose impossible). D'après Litttré, chercher midi à quatorze heures a pour origine l'usage de compter les heures de 1 à 24 à partir du coucher du soleil. D'après cette notation midi peut se trouver à 16 heures, à 17 heures, à 18 heures et 20 heures; mais il ne peut jamais se trouver à 14 heures.

P. C.

(Reproduction interdite)

À L'ÉCOLE DES HÉROS

— I —

UNE PROMENADE ET SES INCIDENTS

(Suite)

Visiblement, elle voulait fuir. Mais sans forces réelles, elle retomba, et bientôt s'affaissa de nouveau entre les bras de Perrine.

Kinætenon haussa les épaules et s'éloigna de quelques pas. Sur un signe de Perrine, Charlot le suivit en compagnie de René Robineau et des deux Hurons. On se mit à causer discrètement en tournant le dos. Kinætenon ne se mêla pas à la conversation. Il resta silencieux, les yeux fixés sur le lointain horizon. Songeait-il à son village iroquois, là-bas, et aux siens quittés depuis longtemps déjà ? Bien vivement, la vue de cette femme, échappée, il n'en avait aucun doute, à la vengeance de ses frères, devait lui rappeler son wigwam, tout enveloppé le soir, de fumée bleue, tandis que sur le feu, grillait doucement la chair de l'original ? Il y vivait solitaire et heureux dans ce pays au climat plus clément que celui-ci ! Oui, il y était heureux ! Car nuls yeux d'azur, nulle chevelure de lumière n'y avaient encore troublé son repos ! Ici, oui ici, tout cela avait changé pour le malheureux Kinætenon... A deux pas de lui, froide, indifférente, hostile peut-être, au fond, se tenait la gracieuse femme blanche qui pouvait tout sur son cœur... Ah ! pauvre, pauvre Kinætenon. Impassible en apparence, un œil exercé aurait pu cependant voir la tête du sauvage se baisser de plus en plus sous l'amertume de ses réflexions.

Jean Amyot n'avait pas suivi ses compagnons. Il était demeuré debout, près de la fugitive. Il continuait de l'examiner avec attention. Enfin, il en détourna les yeux et se prit à rassurer Perrine et Marie de la Poterie. Il voyait les jeunes filles s'empreser avec tant d'inquiétude auprès de la femme sauvage. D'ailleurs, lentement, celle-ci revenait à la vie. Avec des mouvements légers et adroits, Marie de la Poterie n'en continua pas moins de baigner la figure de la fugitive et de ranger ses longs cheveux en désordre. Un beau front, large, haut, cuivré à souhait, apparut enfin.

— C'est là une Algonquine, vous l'avez deviné, n'est-ce pas, Perrine ? prononça presque à voix basse le compatissant Amyot. Une Algonquine, prisonnière des Iroquois... Un tel dénuement ne saurait avoir d'autre explication. Au prix de quels dangers, de quelles douleurs a-t-elle pu s'échapper d'entre les mains de ses ennemis et parvenir jusqu'ici ? Je frémis rien qu'à y songer.

— Vous avez raison, Jean, affirma à son tour Marie de la Poterie. Voyez sa main... Non, non, la droite... celle que tient Perrine. Elle est horrible. Les ongles manquent à chaque doigt.

— La torture iroquoise débute ainsi. Les premières "caresses" lui ont été prodiguées pour parler le langage féroce de ces barbares, précisa Amyot, avec tristesse.

— Oh ! ces Iroquois ! murmura Marie de la Poterie, en serrant les dents, et en levant son poing minuscule dans la direction de Kinætenon, j'espère bien un jour lever la chevelure d'une de ces têtes bronzées. Vous m'aidez, n'est-ce pas, Jean Amyot ?

— Chut, Marie, chut ! dit Perrine, un peu effrayée... Jean, continua-t-elle, suppliante, parlez à cette femme. De grâce ! Quelques mots dans sa propre langue lui feraient tant de bien. Ah ! que n'ai-je appris de Charlot un peu d'algonquin comme j'en ai appris la langue huronne-iroquoise... Jean, rassurez-la, n'est-ce pas ? Ses misères sont bien finies maintenant. Nous allons la conduire dans quelques instants chez le Commandant.

— C'est cela, c'est tout à fait cela qu'il nous reste à faire, appuya Marie de la Poterie, de ce petit ton coupant qui rappelait si fidèlement parfois la voix autoritaire de son père. Je cours auprès des deux Hurons. Il faut qu'ils nous fabriquent un brancard d'occasion. Nous ne pouvons songer à transporter autrement cette misérable, à moitié morte de faim, de fatigues et de terreur... Et puis, Perrine, durant mon absence, écoute à son sujet ce que va te traduire ce savant de Jean Amyot. Tu nous en feras le récit dès que nous reprendrons le chemin du Fort...

— Oui, oui, allez, notre Commandante, finit l'interprète, qui s'amusait de la vivacité affairée de la jeune fille.

Un dialogue court, entrecoupé de plusieurs pauses, s'engagea entre l'Algonquine et l'interprète.

— Oui, apprit la femme sauvage, qui parlait à cause de son état de faiblesse, avec une extrême lenteur, oui, je me suis échappée... d'entre les mains des Agniers... que mon frère blanc le sache bien ! J'ai brisé... mes liens... J'ai passé par-dessus les corps... de mes gardiens... endormis. Mais alors, ...malheureusement alors... un besoin de vengeance m'a saisie, ...je suis revenue etc... et au moyen... d'une hache... j'ai cassé la tête... d'un des dormeurs...

On m'a poursuivie... poursuivie... Le creux d'un arbre où je me suis cachée... m'a d'abord sauvée... Mais au sortir, ma... ma piste hélas !

fut retrouvée... Je me suis enfoncée, cette fois, dans un étang des heures... et puis des heures... J'ai marché ensuite, j'ai couru... marché encore, mangeant des racines... des fruits sauvages. Au Fort Richelieu... j'ai construit un "cageux", ...celui qui est là... là sur la grève. J'ai pris, enfin... le fleuve... jusqu'ici!

—Ma pauvre femme, n'ayez plus aucune crainte, ne pensez plus du tout à ces affreuses misères. Vous êtes sauvée, bien sauvée, allez, maintenant. Nous allons essayer de réparer vos fatigues, de vous fortifier... Ayez confiance, c'est si bon d'avoir confiance, ayez confiance, répétait Perrine, en manière de conclusion, et au moyen d'une pantomime des plus expressives. La jeune fille pleurait sur cette détresse tragique, que seuls le courage, l'héroïsme, l'esprit avisé de cette femme en alerte, avaient pu rendre supportable jusqu'au bout.



Les deux Hurons s'approchèrent avec le brancard d'occasion, puis Marie de la Poterie et tous les promeneurs, fort apitoyés. Perrine enleva à son tour sa mante de serge blanche et l'étendit sur les branches rugueuses. Doucement alors Jean Amyot vint déposer l'Algonquien sur le brancard.

Tous se hâtaient maintenant vers les Trois-Rivières. On gardait le silence. Ce pénible sauvetage de l'Algonquien provoquait de tristes réflexions. Kinneton raidissait malgré lui son attitude depuis l'incident et peu à peu

Charlot, qui avait le prétexte de la fatigue, put cheminer seul avec lui, en arrière de tous.

Le crépuscule descendait, rapide. Son ombre subtile enveloppait, envahissait en maître la forêt bruisante et chantante. Enfin on reprit la route de la grève, et bientôt le Fort se découpa sur les vertes futaies du bois, large tache grise, froide, un peu hostile. Mais derrière ces murs, on le savait, une vigilance incessante rôdait et flairait le danger. Cela suffisait, les regards s'émouvaient, s'attachaient avec persistance sur la dure enceinte protectrice.

A quelque cent pas du Fort on vit venir deux soldats, au pas de course. L'un n'était autre que l'ordonnance même du Commandant La Poterie, du gouverneur des Trois-Rivières.

Perrine se désola. "Marie, souffla-t-elle à l'oreille de sa compagne, vois, nous avons causé beaucoup d'inquiétude à la maison. L'ordonnance de ton père vient lui-même à notre rencontre.

—Bah! comme c'est une œuvre de grande miséricorde qui nous a retardés, tout s'expliquera à notre avantage."

La jeune fille courut tout de même au devant des soldats. Ils s'arrêtèrent respectueusement à sa vue, la main au front. Elle leur rendit, avec sa gracieuse drôlerie, le classique salut militaire qui lui plaisait toujours beaucoup. Puis l'espégle prit vivement à partie l'officier attaché au service particulier de son père. Elle savait qu'il craignait ses réparties désinvoltes, railleuses, un peu agressives, parfois.

"Eh bien, lieutenant, dit-elle, que nous voulez-vous? Perrine et moi nous n'étions pas sous assez bonne escorte peut-être?

—Oh! mademoiselle!

—Messieurs mes amis, continua sans pitié la jeune fille à ses compagnons, tout près d'elle maintenant, voilà comment l'on vous traite. Mais je vais vous défendre.

—Je vous en prie, mademoiselle, je... balbutiait l'ordonnance, un peu interdit devant ce flot de paroles narquoises.

—D'abord, qu'y a-t-il, lieutenant? Le feu est au Fort?

—Non, mademoiselle, répliqua en riant le lieutenant, non. L'on souhaite seulement votre présence immédiate à la maison de mon Commandant. Celles de mademoiselle Perrine et du soldat Le Jeal également. Le père Jogues vient d'y arriver avec quelques personnes de Montréal. Il y a eu...

—Comment, comment, interrompit sans façon la pétulante jeune fille, la chaloupe du Montréal est entrée, et je n'étais pas là!

—L'on ne vous a pas attendue, c'est certain, mademoiselle." Un sourire glissait sous la moustache finement relevée du militaire.

—Sergent, vous vous moquez de moi, je crois?

—Mais non, mademoiselle, mais non!

On repartit vers le Fort. Le capitaine Robineau questionna à nouveau les soldats sur les dernières nouvelles. Des décisions importantes et nombreuses en effet venaient d'être prises. L'ordonnance du Commandant les énuméra: Primo, un dernier Conseil, très court, se tiendrait le treize, en la cabane d'un capitaine algonquin, grand ami de Piescayet... Secundo, le départ pour le lointain village des Agniers, des ambassadeurs iroquois, accompagnés du père Jogues, du procureur général de la Colonie, Jean Bourdon, de quelques Algonquins et de Hurons avait été fixé au seize mai au matin. Entre ces deux dates, du 13 au 16 mai, de grandes réjouissances publiques allaient avoir lieu, en l'honneur de tous les sauvages alliés.

—Morale, conclut Marie de la Poterie, qui avait écouté cela d'un air boudeur, allez vous promener, montrez-vous gracieux envers vos amis, pratiquez héroïquement la charité et l'on découvre la route des Indes en votre absence... Oh! pardon, pardon, reprit-elle, voyant qu'on souriait avec malice autour d'elle, ça n'est pas gentil pour vous, ce que je dis là... je...

—Pour ma part, je ne t'en veux pas, Marie, je t'assure. Je me sens trop heureuse à la pensée que je vais revoir à l'instant le père Jogues. La bénédiction de notre doux martyr me porte toujours bonheur.

Amyot se pencha vers la jeune fille. —Ralentissez un peu le pas, voulez-vous, Perrine? J'ai enfin obtenu du Père Buteux une copie de la lettre du père Jogues. Vous savez, cette émouvante missive, qui a bouleversé d'émotion M. de Montmagny lui-même, lors des préliminaires des Conseils pour la paix.

—Vraiment, Jean? Oh! vite, vite, laissez-moi lire cette acception d'un trop héroïque voyage.

—Voici, Perrine". Et Jean Amyot tendit un mince papier. Elle n'était ni très longue, ni très élaborée la lettre qu'avait écrite de ses pauvres mains mutilées le père Jogues, mais elle contenait des caractères d'écriture aussi élégants que ceux d'autrefois. Il avait une merveilleuse calligraphie ce Jésuite très humble, mais fort instruit...

Perrine dut essayer souvent ses yeux embués de larmes en lisant les quelques lignes suivantes:

Au père Jérôme Lalemant, supérieur.

—Mon Révérend Père,

—Croiriez-vous bien qu'à la lecture des lettres de Votre Révérence, mon coeur a été comme saisi de crainte... La pauvre nature qui s'est souvenue du passé a tremblé; mais Notre-

Seigneur, par sa bonté, y a mis et y mettra le calme encore davantage. Oui, mon père, je veux tout ce que Notre-Seigneur veut, au prix de mille vies. Oh! que j'aurais de regrets de manquer une si bonne occasion! Pourrais-je souffrir la pensée qu'il a tenu à moi que quelques âmes ne fussent sauvées! J'espère que sa bonté, qui ne m'a jamais abandonné dans les autres rencontres, m'assistera encore: Lui et moi nous sommes capables de passer par-dessus toutes les difficultés qui se pourraient opposer...

—Mais il faudrait que celui qui viendra avec moi fut bien vertueux, capable de conduite, courageux, et qu'il voulût endurer quelque chose pour Dieu...

—Je prie Votre Révérence de me croire son très humble et obéissant serviteur.

I-S. JOGUES

—A Montréal, ce 2 mai 1646."(1)

—O la lucide, la belle vaillance! murmura Perrine en repliant la missive. C'est là aussi le frémissement d'une chair déjà bien cruellement crucifiée... Pourquoi, oh! pourquoi, demande-t-on encore au père Jogues de retourner là-bas?

—Nos pères, si possible, ont plus de sainteté encore que d'héroïsme... On ne s'adresse pas en vain à la générosité de l'un d'eux, répondit Amyot.

—Pauvre père Jogues, reviendra-t-il jamais de chez ces lous dévorants?... soupira la jeune fille.

—Perrine, Perrine, voyez dit soudain à voix très basse Amyot. Votre frère marche à l'écart de nous tous et tient une conversation fort attachante avec Kinaetenon... Oui, vraiment, ce qu'ils s'y absorbent tous deux!.

—Je devine ce dont il s'agit, allez, Jean, répondit avec tristesse la jeune fille. Kinaetenon, ainsi que deux autres de ses compagnons ne partiront d'ici qu'en juillet, au retour probable du père Jogues et de M. Bourdon. Si, alors, tout va bien au pays des Agniers, Charlot rêve d'y aller passer une ou deux semaines. Kinaetenon organisera une partie de chasse en son honneur, dans les beaux bois giboyeux d'Ossernenon.

—Vous avez confiance en ce barbare? Vous laisseriez partir volontiers votre frère?

—Non, Jean. Car, si j'ai en effet confiance en Kinaetenon, qui aime sincèrement Charlot, je ne me défie que trop des entours de ce dernier.

—Mettez-vous en travers du projet?

—Mauvaise tactique!

—Invoquez l'aide du Commandant?

—Vous oubliez, Jean, que Charlot est en congé de maladie. Il ne sera pas tenu d'obéir au Commandant.

(1) Lettre authentique fidèlement reproduite.

— Il y aurait encore à s'adresser à Normanville ?

— Mon pauvre ami, quelle démarche inutile !

M. de Normanville finira par approuver Charlot. L'insouciance dans le danger de ce grand ami de mon frère égale au moins son incomparable bravoure.

— C'est vrai. Si je tentais quelques observations de mon côté ?

— Non, non, il devinerait vite que vous le faites pour moi...

— Croyez-vous, Perrine ? Sincèrement. Hé ! que ne tenterais-je pas en effet, pour vous être agréable, pour que vous compreniez que je...

— Jean, voici mon frère", interrompit vivement la jeune fille qui rougissait, moins sous l'effet des paroles de l'interprète, que sous la musique fervente de l'accent.

Charlot en voyant s'ouvrir les grandes portes du Fort, s'était rapproché de Perrine. Il mit avec affection son bras sous le sien.

— Avec quel plaisir, dis, ma petite sœur, nous allons tous deux revoir le père Jogues ? Chaque fois que je me retrouve en sa présence, sais-tu que la même gracieuse image de notre aventureuse enfance se lève devant moi. Je revois le navire, le *Saint-Joseph*, celui qui nous amena jadis au Canada. Je revois M. de Courpon, le distingué capitaine, debout près du père Jogues. Tous deux se tiennent au chevet d'un petit malade de six ans. La dévouée et mignonne sœur du mioche est à genoux, près du lit improvisé. Elle implore soins et protection... Ah ! Perrine, Perrine chérie, jamais, entends-tu, jamais, je n'oublierai la figure divinement compatissante du père Jogues se penchant sur la mienne !

— Vite, vite, mes amis, entrons au Fort, s'exclama Marie de la Poterie, en s'approchant à son tour. Je viens d'apercevoir la tête de petit père à l'une des fenêtres. Il a l'air mécontent... Perrine, ma belle enfant, ma touchante colombe de paix, tu voudras bien passer la première. Les plis du front de père vont s'effacer un peu en te voyant. Puis, c'est toi, entends-tu, toi, qui plaideras la cause des, des... braves cœurs que nous sommes tous après tout... Allons, filons, engouffrons au pas de gymnastique, cette petite porte, là... là, à gauche !

CHAPITRE II

CHEZ THOMAS GODEFROY DE NORMANVILLE

Le lendemain, vers onze heures, Charlot, son arquebuse sur l'épaule, le fidèle danois à ses côtés, quitta Perrine et se dirigea vers la maison de Thomas Godefroy de Normanville. Il chantonnait. Chaque nouvelle visite à l'interprète qu'il aimait profondément, qu'il admirait à l'égal d'un héros antique, le ravissait.

L'interprète possédait un vaste terrain sur la lisière de la forêt, à la portée des canons du Fort. Il s'y était construit, pour l'été, une cabane à la mode iroquoise, c'est-à-dire une longue tonnelle, assez élevée, recouverte de belles écorces de cèdre. A la différence des habitations sauvages, il l'avait pourvue, chaque côté, de plusieurs meurtrières, pouvant distribuer à la fois, lumière, ventilation et sécurité ; au fond s'élevait une petite cheminée en maçonnerie. Une cheminée ! Normanville ne connaissait que trop la cruelle incommodité de la fumée. Il savait, pour l'avoir expérimenté durant sa captivité chez les sauvages, qu'elle envahissait en maître les tentes iroquoises, certains jours de mauvais temps. Il se la rappelait si bien lorsque, ne pouvant se dissiper par l'ouverture pratiquée en plein ciel, au centre de la cabane, elle se glissait au dedans, s'étendait, grossissait, enveloppait, remplissait tout. Ses épais rouleaux de suie, à l'odeur écœurante, devenaient si étouffants qu'on devait pour les subir demeurer de longues heures la face contre terre.

Les meubles se faisaient rares dans la demeure de Godefroy de Normanville. Ne convenait-il pas qu'il en fût ainsi ? Le compagnon recherché des missionnaires possédait un cœur apostolique qui se complaisait dans l'action. On le voyait s'empreser aux courses périlleuses dans les immenses forêts canadiennes. A une absence succédait une autre absence. Dans ces conditions, qu'avait-il besoin, vraiment, d'un logement tant soit peu compliqué ? En revanche, l'héroïque soldat était fort bien nanti d'armes, de poudre et de plomb de tous grains.

Thomas Godefroy de Normanville comptait trente-six ans environ. Il était grand, mince, souple, d'allures fort distinguées. Son visage, aux traits réguliers mais un peu forts, aurait semblé un peu dur, n'était le loyal et doux regard de deux yeux bleus. Il était le frère de Jean Godefroy de Linetot, avec qui il habitait la plus grande partie de l'année. Sa belle-sœur, Marie Le Neuf, sœur du Commandant de la Poterie, ses nombreux neveux et nièces lui portaient une vive affection. Deux Normands, ce Jean et ce Thomas Godefroy. Ils avaient été amenés au Canada par Samuel de Champlain, dès 1626. Jamais, depuis cette époque, ils n'avaient voulu quitter le pays de la Nouvelle-France. Lors de la prise de Québec par les Kirke en 1629, et jusqu'en 1632, date de la restitution du Canada à la France, les deux frères s'étaient enfoncés dans la forêt canadienne, vivant en bonne intelligence avec les diverses tribus de sauvages qu'ils rencontraient ou visitaient. Des lions pour le courage, ces interprètes adroits et fins, des athlètes parfaits, vainqueurs même des sauvages dans certains sports. En sus, on les citait comme

étant des linguistes des plus distingués. Ils possédaient l'estime des sauvages, on le pense bien, même de certaines tribus iroquoises, où Normanville avait été captif cinq années plus tôt.

Normanville, en ce beau matin de mai, s'attendait à la visite de Charlot, du petit troupiier, impressionné, certainement, par les divers événements imprévus de la veille. En souriant, l'interprète vint jeter quelques bûches dans la cheminée. La fraîcheur de sa cabane lui semblait inhospitalière. Tout en activant le feu, qui se mit à ronfler gaiement, il eut l'œil sur les alentours de sa tente. Il aperçut vite Charlot. Il s'avancit avec précaution, tenant son chien par le collier. Caressait-il l'espoir de surprendre la vigilance de son grand ami? "Eh! Eh! mon petit Charlot, murmura Normanville, — la taquinerie du jeune soldat l'amusait, — tu crois qu'on enseigne à un vieux Normand comme moi la prudence et l'art d'éventer les ruses... eh bien, voilà pour ton erreur, mon enfant!"... Et soudain, la décharge d'un petit pierrier éclata, faisant dans la forêt la plus belle des rumeurs!

Charlot, qui sursauta d'abord, fit entendre

de beaux éclats de rire, auxquels se joignirent les aboiements de son chien. Puis, en deux bonds, il eut traversé le sentier qui séparait la cabane de l'interprète du terrain du fort. Il parut sur le seuil de la tente.

"Bonjour, Charlot-le-candid, fit l'interprète, moqueur. Ah! tu souhaitais me prendre en faute..."

— M'en donnerez-vous jamais la chance, M. de Normanville!" Et la bouche de Charlot dessina une grimace de dépit.

— Entre, fiston, entre, en attendant. Feu aussi. Dans ma cabane hommes et bêtes fraternisent.

— Non, si vous le permettez, Feu fera le guet pour vous et pour moi, au dehors. Nous causerons plus à l'aise. Feu!.. Regarde!.. Et Charlot pointa du doigt, au danois, la forêt environnante. "Dehors, mon bon chien, dehors! Veille, vois, appelle!.. Tu m'entends!.. Va, mon Feu!"

Le danois obéit avec une joyeuse célérité. Charlot se rapprocha de Normanville qui ouvrait un placard.

(A suivre)

Marie-Claire DAVELUY

Concours Mensuels

CONCOURS D'AVRIL 1931

1. Comment appelez-vous celui:

- a) qui cultive la vigne
- b) les jardins
- c) les arbres
- d) les forêts?

2. Corrigez:

- a) Prêtez-moi un *punch*; j'ai des cartes à *puncher*.
- b) Il n'est pas venu *pour* quinze jours.

3. Qui découvrit l'Ouest canadien? En quelle année? Quels furent les compagnons qui aidèrent dans ses explorations?

Observez bien, en envoyant vos réponses, les conditions suivantes:

Faire parvenir ses solutions au plus tard, pour le 16 avril à

CONCOURS MENSUEL DE L'OISEAU BLEU

1182, rue Saint-Laurent

Avril 1931.

Montréal, P.Q.

Résultat du concours de mars 1931

- 1—a) Des offrandes de fleurs.
- b) Passage à niveau.
- c) J'ai des ennuis, des préoccupations.
- d) Une dactylotype ou dactylographe.
(Clavigraph est un mot canadien).
- e) Des livres d'occasion.

2—En 1858. 3—Chercher.

Félicitations cordiales à nos nombreux concurrents. Deux cent quarante solutions dont trente et une inexactes nous sont parvenues de toutes parts. A tous nos chercheurs-amis, nous donnons rendez-vous à la prochaine joute mensuelle. Amical bonjour!

Six prix de CINQUANTE sous chacun sont la récompense de ceux que le sort a favorisés.

MLLE ZITA BRUNETTE
Chapleau, Ontario — Casier postal no 162

MLLE FLORIDA RÉMILLARD
Académie Saint-Joseph, 4e grade, no 9
Saint-Boniface, Manitoba

M. Jean Gilly
5035, rue de la Roche — Montréal, P.Q.

M. ÉMILE BELLEROSÉ
135, Dulude ave — Woonsocket, R.-I.

MLLE JEANNE BUSSIÈRES
3639, avenue Henri-Julien — Montréal

MLLE GEORGETTE SAUVÉ
Casselman, Ontario
École Sainte-Euphémie — 3e cours Senior

NOUVEAU CONCOURS

de L'OISEAU BLEU

CE CONCOURS EST DÉJÀ POPULAIRE — PLUSIEURS COPIES REÇUES —
LES MEMBRES DU JURY — LA LISTE DES PRIX

L'Oiseau bleu de janvier annonçait l'institution d'un concours d'ordre historique à la portée même des plus jeunes. Il faisait appel à toute la jeunesse du Canada français sans oublier les jeunes Franco-Américains. Je dis bien, car *L'Oiseau bleu* compte dans les centres français de la Nouvelle-Angleterre de nombreux lecteurs et amis.

Que tous se hâtent de prendre part à ce concours. Les retardataires eux-mêmes ont encore le temps de rédiger leur travail. Il leur reste tout le mois d'avril pour le faire.

SUJET DU CONCOURS

L'Oiseau bleu invite ses jeunes lecteurs à choisir parmi nos grands hommes canadiens — depuis 1760, date de la cession du Canada à l'Angleterre — celui dont la physionomie leur plaît davantage et à en indiquer les raisons dans une courte biographie.

LE JURY

Le jury qui examinera les travaux présentés se compose de la manière suivante:

M. Maurice Tessier, professeur, directeur de la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*

M. René Guénette, professeur, directeur de l'*École canadienne*.

Mlle Marie-Claire Daveluy, collaboratrice de *L'Oiseau bleu*.

Mlle Yolande Lavigne, professeur, collaboratrice de *L'Oiseau bleu*.

Le directeur de *L'Oiseau bleu*.

CONDITIONS DU CONCOURS

a) Aucune copie ne devra dépasser 700 mots; il sera tenu compte de la valeur littéraire et des données historiques du travail soumis.

b) Tous les jeunes lecteurs de *L'Oiseau bleu*, garçons et filles, peuvent prendre part au concours pourvu qu'ils ne dépassent pas 17 ans.

c) Les concurrents doivent écrire à l'encre ou à la dactylographie, d'un seul côté de la feuille.

d) Les travaux doivent être accompagnés d'un coupon de concours déjà publié dans les numéros de janvier, février, mars et avril 1931.

e) Les réponses devront parvenir au directeur de *L'Oiseau bleu* avant ou le 30 avril à midi; celles qui arriveront après cette date ne seront pas considérées.

LES PRIX

Le Conseil général de la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*, pour assurer le succès de ce concours, a souscrit la somme de \$15.00. *L'Oiseau bleu* lui-même met à la disposition des concurrents quelques prix qui seront appréciés, nous en sommes certains.

1er prix: Une somme de \$5.00 — 2e prix: Une somme de \$2.50 — 3e prix: Une somme de \$2.00

4e prix: Une somme de \$1.50 — 5e prix: *Perrine et Charlot* relié, par Marie-Claire Daveluy

6e prix: Une somme de \$1.00 — 7e prix: Une somme de \$1.00 — 8e prix: Une somme de \$1.00

9e prix: Une somme de \$1.00 — 10e prix: *Autour de la Maison*, par Michelle Le Normand

11e et 12e prix: *L'Oiseau bleu* relié, 1930 — 13e, 14e et 15e prix: Un abonnement d'un an à *L'Oiseau bleu*.

Le résultat du concours sera annoncé dans *L'Oiseau bleu* de juin-juillet 1931 et dans les journaux.

LE DIRECTEUR

COUPON DE CONCOURS

A découper et à renvoyer à *L'Oiseau bleu*, 1182, rue Saint-Laurent, à Montréal, avec votre réponse au concours. Donne le droit de prendre part au concours organisé par le Directeur de *L'Oiseau bleu*.

Avril 1931

LISEZ LE DEVOIR

Le journal des familles que tous
PEUVENT et doivent lire.



*Moins de papier,
plus d'idées.*

3 SOUS LE NUMÉRO
dans tous les dépôts.

Une page consacrée aux enfants
paraît tous les samedis.

Une page dédiée aux femmes
paraît tous les jours.



LE DEVOIR MONTREAL

C'est la mère qui enseigne l'épargne à ses enfants.

Les bonnes et mauvaises habitudes
se contractent de bonne heure.



La maman aux prises avec
les difficultés du budget
sait la valeur de l'épargne.

L'enfant qui réussira est celui
à qui on a fait comprendre dans
le jeune âge la haute significa-
tion de l'épargne. Mettez votre
enfant sur le chemin du succès
en lui ouvrant un compte d'é-
pargne. Un dépôt de \$1.00 ou
plus lui en ouvrira un.

Il nous fera plaisir de mettre
à votre disposition une de nos
banques à domicile sous la
forme d'un livret-caisse. Vous
serez surpris de constater avec
quelle rapidité vous vous crée-
rez un capital si vous recueillez
les pièces de 5-10-25-50 sous.

Notre livret-caisse est le sol-
liciteur discret dont vous avez
besoin.

Demandez un livret-caisse à l'un
de nos 30 gérants de Montréal
ou de la banlieue.

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

"où les épargnants déposent"

Jeunes gens

*...l'enseignement agricole n'est pas réservé
qu'aux seuls fils de cultivateurs...*

L'Agriculture est la plus belle et la plus utile des professions.

Bien pratiquée, elle est en mesure, non seulement de faire vivre celui qui s'y livre, mais de lui procurer une honnête aisance.

Elle ouvre aussi de belles perspectives dans la carrière technique.

Marchant avec le Progrès, les gouvernements utilisent de plus en plus les services des techniciens agricoles; des compagnies faisant affaires avec la campagne ont recours à leurs connaissances; des cultivateurs exploitant de vastes fermes leur en confient la gérance.

Avant de faire votre choix d'une carrière, demandez-vous si l'Agriculture ne vous offre pas un bel avenir, soit comme agriculteur pratique, soit comme technicien agricole.

Un solide cours commercial est une excellente préparation aux études agricoles.

**Le Ministère de l'Agriculture
de la
Province de Québec**

Les précurseurs de la "Sauvegarde"



Samuel de Champlain, né à Brouage en 1567, aime dès sa jeunesse la mer et les aventures.

Il entre, jeune encore, au service du bon roi Henri IV; il devient officier de marine, accompagne une flotte espagnole à Mexico et séjourne aux Indes Occidentales.

Il voue ensuite sa vie à la colonisation de l'Amérique du Nord, fonde la ville de Québec en 1608, parcourt la vallée du Richelieu et celle de l'Outaouais, pénètre jusqu'à la ligne des Grands Lacs, et, par la route Ottawa-Nipissing, jusqu'au pays des Hurons, longe le lac Simcoe et la rivière Trent ainsi qu'une partie du littoral de la baie Georgienne et du lac Ontario. Dans une autre exploration, il arrive à un lac auquel il donne le nom de Champlain. Ses découvertes ouvrent

la route à l'influence française et catholique jusqu'au centre de l'Ontario.

"Ce qu'on admira le plus en lui, dit le P. de Charlevoix, ce fut sa constance à suivre ses entreprises, sa fermeté dans les plus grands dangers, un courage à l'épreuve des contretemps les plus imprévus, un zèle ardent et désintéressé pour la patrie, un cœur tendre et compatissant pour les malheureux et plus attentif aux intérêts de ses amis qu'aux siens propres, et un grand fonds d'honneur et de probité. On voit, en lisant ses mémoires, qu'il n'ignorait rien de ce que doit savoir un homme de sa profession; on y trouve un historien fidèle et sincère, un voyageur qui observe tout avec attention, un écrivain judicieux, un bon géomètre et un habile homme de mer."

Il mourut à Québec le jour de Noël 1635.

Il a été surnommé avec raison le *Père de la Nouvelle-France*.

La vie de Champlain, si féconde en leçons de toutes sortes, doit être étudiée, scrutée, approfondie par les Canadiens français à qui il a légué le plus riche patrimoine qui se puisse concevoir. Cet héritage, il faut l'accroître et nous n'y réussirons qu'en donnant notre préférence à nos institutions. Réservons notre aide et notre encouragement à ces sociétés qui font chez nous œuvre de pionniers, telle la *Sauvegarde*, société d'assurance-vie, dont le siège social est à Montréal, mais qui compte des agences dans tout le Canada.

LA SAUVEGARDE

Assurance-vie

152, rue Notre-Dame est

MONTREAL

Il faut en prendre l'habitude

Gentils enfants, votre papa et votre maman vous donnent parfois des sous pour vos menues dépenses. De grâce, ne les dépensez pas tous à acheter bonbons, friandises, brimborions. Sachez en mettre quelques-uns de côté.

Devenez membres des Caisses d'épargne scolaires.

N'imitiez pas la légèreté de la cigale qui chante tout l'été et qui va crier famine chez la fourmi quand la bise survient.

Il faut épargner. Il faut en prendre la bonne habitude dès aujourd'hui. Voilà un conseil dont vous approuverez l'à-propos et la sagesse plus tard.

La Banque d'Épargne
de la Cité et du District de Montréal

FONDÉE EN 1846

**Succursales dans toutes les parties
de la ville**

LIVRES DE PRIX

RECOMPENSES SCOLAIRES

La Maison Granger Frères, Limitée, offre en vente, cette année, le choix le plus varié et le plus considérable de livres de prix jamais offert par aucune maison au Canada.

Livres importés de France et de Belgique, Ouvrages Canadiens, Livres de Prières, Articles religieux, Médailles or et argent, Statuettes, Couronnes. Objets divers susceptibles d'être distribués comme récompenses.

Messieurs les membres du clergé, les directeurs et directrices de maisons d'éducation, les commissaires d'écoles sont invités à visiter notre étalage.

Ceux de nos clients qui ne pourraient pas se rendre à notre magasin voudront bien nous écrire. Ils sont assurés de la même attention et du même soin que s'ils venaient en personne.

**Catalogues de récompenses scolaires
adressés gratuitement sur demande.**

Livres français pour distribution de prix
Livres canadiens pour distribution de prix
Livres de prières pour distribution de prix
Articles religieux pour distribution de prix
Articles de fantaisie pour distribution de prix.

VOYEZ NOTRE EXPOSITION DE BEAUX LIVRES A PRESENTER COMME PRIX SPECIAUX.

GRANGER FRÈRES
Libraires, Papeteriers, Impressionneurs
54 Notre-Dame-Ouest, Montréal

La plus importante librairie et papeterie française du Canada.

DEPARTEMENT DU SECRETAIRE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

L'HONORABLE ATHANASE DAVID,
SECRETAIRE DE LA PROVINCE

ÉCOLES

TECHNIQUES

COURS TECHNIQUE — Cours de formation générale technique préparant aux carrières industrielles.

COURS DES METIERS — Cours préparant à l'exercice d'un métier en particulier.

COURS D'APPRENTISSAGE — Cours de temps partiel organisé en collaboration avec l'industrie. (Cours d'imprimerie à l'Ecole Technique de Montréal, et cours pour les métiers du bâtiment).

COURS SPECIAUX — Cours variés répondant à un besoin particulier. (Mécaniciens en véhicules-moteurs et autres).

COURS DU SOIR — Pour les ouvriers qui n'ont pas eu l'avantage de suivre un cours industriel complet.

ECOLE TECHNIQUE DE MONTREAL
ECOLE TECHNIQUE DE QUEBEC
ECOLE TECHNIQUE DE HULL

AUGUSTIN FRIGON
Directeur Général de
l'Enseignement Technique
1430, rue Saint-Denis
MONTREAL

ÉCOLE POLYTECHNIQUE

DE MONTRÉAL

FONDÉE EN 1873

Laboratoires de Recherches et d'Essais,
1430, rue Saint-Denis, Montréal,

TÉLÉPHONES:—

Administration—

LANcaster 9207

Laboratoire Provincial des Mines: — LANcaster 7880

PROSPECTUS SUR DEMANDE

“L'ÉCLAIREUR”

Imprimeurs-Éditeurs

JOURNAUX — REVUES — PÉRIODIQUES

DEUX ÉTABLISSEMENTS!

Beauceville

Montréal

1723-1725, rue Saint-Denis

Tél: HARbour 8216-7

La Photogravure Nationale, Ltée
59, rue Sainte-Catherine Ouest
Montréal

Téléphone: MARquette 4549

Dessins - Vignettes - Photographies

MILLIONS S'ÉPUISENT : PENSIONS SUFFISENT

Semblable à Collin-Maillard

Les yeux bandés, les bras tendus, prêt à
tomber dans le premier précipice rencontré,
s'en va le joueur de Collin-Maillard. C'est
le fidèle portrait de l'imprévoyant vivant
au jour le jour, sans rente viagère de la

Caisse Nationale d'Économie

AVEZ-VOUS EU NOTRE DERNIER BUVARD ?